

La Galanterie sous la sauvegarde des lois

J.-P.-R. Cuisin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

OO

~~~~~~

DESCRIPTION

APOLOGÉTIQUE

DU PREMIER SÉRAIL

DE LA CAPITALE,

NUMÉROTÉ 113.

Sera-t-il absolument nécessaire de déclarer ici hautement, pour satisfaire d'avance au jugement de l'inexorable histoire, et particulièrement contenter les partisans du système d'Épicure, sans omettre les inspecteurs des maisons galantes, harems et sérails de la capitale, qui liront ces présentes, qu'un témoin oculaire et auriculaire des plus petits détails de l'administration des menus plaisirs de la maison de commerce sous la raison de madame L***, s'impose ici le devoir de faire une description impartiale et véridique du numéro 113 ?... de ce numéro si célèbre dans les fastes de la galanterie !... que ce témoin de tant de belles choses qui tiennent comme de la fable et de l'enchantement, c'est moi-même enfin qui, par un concours de circonstances qui seront expliquées plus loin, me trouve en quelque sorte placé dans l'obligation de composer cette petite œuvre apologétique ?
~~~~~~

Ce sera donc vivre dix ans parmi les nymphes et odalisques de ce beau sérail, que de lire attentivement ce mémoire justificatif que j'ai rédigé en faveur de madame L***, pour la défendre, à la face de l'univers, des imputations, des fables calomnieuses que l'on débite dans le public contre l'honneur de sa maison…

Dans cet établissement si précieux pour la jeunesse, si avantageux pour les dames, je me fais fort de faire loucher tout au doigt, non par la narration mensongère et romanesque d'un écouteur aux portes qui se plaît dans ses récits infidèles à forger, sous les yeux de ses lecteurs bénévoles, des portraits, des descriptions, des scènes et des dialogues entièrement au gré de son imagination vagabonde, et tel qu'un folliculaire imposteur qui décrit des conversations entre deux majestés, tandis qu'il n'a pas les plus petites liaisons avec le dernier marmiton de leurs palais, a l'audace d'apposer le cachet du sceau de la vérité sur un tissu de mensonges apocryphes ; non, je le répète, je garantis ce que j'écris, et donne ce livre important au public comme le double fruit de la sincérité et de l'examen le plus scrupuleux.

J'entends déjà crier au scandale ; encore une production obscène ! dit ce faux bigot dont la pudeur consiste dans les mots et non dans les choses… — Encore un ouvrage dangereux aux bonnes mœurs ! s'écrie ce libertin mal converti qui, après avoir parcouru pendant trente ans de sa vie la carrière des dissolutions et du libertinage, commence à s'amender par impuissance et par épuisement, et parle de sa sagesse tardive d'une bouche corrompue et encore flétrie des cicatrices de la débauche…

« Point d'œuvres lestes et galantes ; il faut en faire une prohibition complète, dit d'un ton capable et comédien cet homme d'état, ce législateur de fraîche date qui, dans des liaisons adul-

tères, entretient fastueusement à la chaussée d'Antin une piquante concubine ; ce légiste d'hier oublie que, lors des premiers orages de la révolution, piteusement huché dans une mansarde, sa famélique verve ne vivait que de rapsodies érotiques ; mais à force de concussions, de bassesses et de palinodies, descendu au salon il retrouve, au sein d'un brigandage élevé et savant, de la pudeur et des mœurs ; enfin, Ariste le parvenu, que je viens de mettre ici en scène, est pudibond par calcul, et s'est fait un masque d'honnête homme pour mieux nous duper…

Laissons ces hypocrites, ces faux censeurs atrabilaires ; il faut les rejeter dans cette classe d'êtres équivoques.

« Qui n'ont jamais connu que l'art infructueux
» De peindre la vertu sans être vertueux. »

Ne nous interdisons pas, effrayés d'avance du bruit de leurs chastes rumeurs, une débauche d'esprit, une pure folie à laquelle notre imagination seule, et non nos principes, a donné naissance ; notre intention est de distraire, est d'amuser, et non de corrompre et de blesser la pudeur de nos chers lecteurs, et nous sommes bien persuadés déjà que cette bagatelle, la galanterie sous la sauve-garde des lois, ne porte avec elle aucune espèce de danger : non pas que nous nous flattions, au moyen de cette petite apologie, de pouvoir éviter, moi auteur, ainsi que mon éditeur, d'être assaillis d'un déluge de réflexions saugrenues de la part de cette foule d'énergumènes qui vont s'appliquer à trouver dans mon stile ainsi qu'au fond et aux formes de cette bluette légère, une physionomie gravuleuse, et vendant leur courroux et leur pudeur blessée 6 francs la feuille au libraire, et 3 francs l'article aux gazetiers, ne manqueront pas, peut-être encore, dans une brochure in-8, de nous prêcher morale pour pouvoir payer

leur hôtel garni… Mais dédaignant leurs clameurs, laissons-les seuls s'escrimer ; revenons à notre affaire, et décrivons avec impartialité un magasin de galanteries, dont de nombreuses et absurdes relations ont défiguré l'état actuel.

Sans cependant m'établir ici l'avocat des mauvaises mœurs et des mauvais lieux, je vais céder, par un sentiment de justice, à la nécessité dans laquelle je me suis en quelque sorte mis, de donner une idée exacte ou fabuleuse, comme on voudra, d'un des mieux composés et des plus brillans sérails du palais Royal, et peut-être de l'Europe. On ne trouvera peut-être pas indifférent d'apprendre par quel concours de circonstances je suis appelé à devenir le Petit Salluste de cette histoire ; il est facile d'en faire part à nos lecteurs.

J'étais chez moi, assis à mon bureau, et parcourant par hasard une de mes brochures intitulée les nymphes du palais Royal, je me reprochais intérieurement, sous bien des rapports, l'excès de sévérité hors de propos, que j'avais déployée dans une pareille matière, et je me disais en souriant : « Ces pauvres nymphes doivent bien m'en vouloir de les traiter de la sorte ; je crois, me dis-je, que j'agirai prudemment en ne passant pas devant elles, surtout vis-à-vis celles du n 113. »

Je faisais ces repentantes réflexions, lorsque mon domestique m'annonça qu'une grosse dame désirait me parler… « Faites entrer… — Je reconnais aussitôt madame L***, la directrice de ce n 113, si célèbre dans le monde galant… — » Ah ! mon dieu, m'écriai-je à part moi, comment vais-je me tirer de ce pas ?… C'est mon maudit cri de la pudeur, c'est ma diatribe sur les nymphes du palais Royal qui me vaut cette périlleuse visite… » Je m'empressai aussitôt de jeter de côté la brochure fulminante, et de-

mandai à cette dame le motif qui me procurait l'avantage de la voir. — Vous êtes monsieur C***, me dit-elle, et conséquemment l'auteur des Nymphes du palais Royal ? — Madame, il est vrai, dans un moment d'oisiveté, je me suis plu à jeter quelques idées sans prétentions… — Fort bien, monsieur, répartit madame L*** ; il ne m'appartient pas de m'établir votre juge ici, vos opinions sont tout-à-fait libres, et malgré que je pourrais me plaindre avec quelque droit…, à vous-même peut-être, de la manière cavalière et souvent injurieuse dont je suis traitée dans certaines brochures par des auteurs sans nom, et qui ne me connaissent pas plus que ma maison… — Mais, répartis-je (j'allais l'interrompre pour m'expliquer) — Laissez-moi continuer, je vous prie, monsieur C***, je ne veux point récriminer, et malgré que je pourrais me formaliser vis-à-vis de vous-même, au moins d'un manque de politesse envers une étrangère qui ne vous fit jamais aucun tort : que pensez-vous, poursuivit-elle, de ces dégoûtantes parodies qui nous offrent au public sous la figure de caricatures obscènes, et nous associent, d'un style ordurier, aux saletés de leurs lâches calomnies, de leurs viles compositions sans talent, comme sans acheteurs ??… Sans doute l'homme sensé, l'homme d'esprit, continua madame L***, du ton d'un doux emportement, méprise ces pamphlets licencieux, et les jeunes beautés que je tiens chez moi (c'est l'expression dont elle se servit) n'en perdent pas le plus petit degré d'attrait ; leur mérite personnel ne tient pas à la louange ou aux mépris de ces productions éphémères et invraisemblables… Cependant je ne puis, malgré tout le peu de cas que j'en fais, je ne puis, monsieur C***, vous dissimuler mon déplaisir, mon ennui, mon chagrin même de nous trouver toujours choisies pour le centre commode et les héroïnes bénévoles de toutes les obscénités qui empoisonnent la li-

brairie des baraques de bois du palais Royal et des étalagistes des boulevards ; je souffre, je l'avoue, de nous voir toujours mises en scène par la lie des écumeurs de la littérature, et de fournir du pain pour quelques jours à des auteurs mendians qui vivent et spéculent sur la célébrité des femmes de ma maison et clouent les portraits de mes nymphes sur la première rapsodie que la faim fait sortir de leur cerveau : je vous l'ai déjà déclaré monsieur C***, je ne vous enveloppe pas dans mes ressentimens ; le mal que vous avez dit de nous, vous l'avez du moins raisonné et exprimé d'un ton décent et modéré, et malgré qu'il faut que je convienne ici que vous avez annoncé une grande connaissance des femmes galantes en général, permettez-moi cependant de vous dire que vous avez parlé du n 113 particulièrement, en souverain qui ne connaît l'esprit de ses peuples que par l'organe de ses ministres, c'est-à-dire fort imparfaitement… »

Je cherchai de nouveau à me justifier vis-à-vis de madame L*** ; elle m'interrompit encore aussitôt. Tenez, me dit-elle, vous me paraissez un galant homme, laissons donc tous ces discours inutiles, et venez passer huit à quinze jours chez moi, vous n'y aurez d'autre qualité que celle d'observateur, je vous donne carte blanche ; votre à-plomb ne me répond-il pas d'avance de votre chasteté ?… Gardez-vous bien toutefois de terminer comme le Philosophe marié, et de laisser échouer votre vertu contre tant d'écueils voluptueux…

J'hésitai, je réfléchis un moment, pensif sur l'espèce de défi que madame L*** m'avait porté ; mais elle insista, et d'une manière aussi pressante qu'enjouée : « Songez, me dit-elle, qu'il ne s'agit pas ici de vous donner un démenti grossier et formel sur vos assertions et celles de tant de sots publicistes qui, trop

pauvres de leurs productions éphémères et inconnues, ne sont jamais venus chez moi cueillir des myrtes trop chers pour eux ; mais, ajouta-t-elle, d'une manière obligeante et flatteuse, tenant autant que je le fais, à la sagacité de vos observations, à la justesse de vos remarques, je veux, si vous permettez ici de m'exprimer impérativement, que vous connaissiez de point en point ma maison ; j'y donnerai mes ordres absolus, et vous y verrez d'abord que la plus grande discipline, le plus grand ordre y règnent : un appartement, un boudoir, une alcove, une salle de bain seront-ils fermés ?... un cabinet de toilette, un atelier de voluptés, quelque scène mystérieuse de plaisir enfin seront-ils soustraits à votre vue ?... Avec le mot du guet dont j'aurai soin de vous munir, tout s'ouvrira devant vous comme par l'effet d'un magique enchantement ; enfin vous serez, monsieur C***, au sérail de la galerie, appelé vulgairement le n 113, el punto cadi du Calife de Bagdad, et devant un mot à peu près semblable et aussi puissant, tout obéira, tout fléchira devant vous... Voilà cependant la maison, poursuivit-elle, que beaucoup de plumes indiscrètes ont chamarrée de ridicules, et qui pour première qualité présente au public, sous la sauve-garde des lois, un ensemble parfait d'ordre et de bonne harmonie !... »

Je vis bien, après cette longue et chaude apologie de la part de madame L***, qu'il serait inutile de me défendre davantage, et autant excité par l'aiguillon d'une vive et secrète curiosité, que par l'impossibilité de me soustraire aux offres pressantes de madame L***, je me déterminai à partir avec elle dans la voiture qu'elle avait amenée. Muni d'un peu d'or que je pris sur moi, je me résignai à m'embarquer dans un avenir d'aventures qui ne me permettaient nullement alors d'en prévoir la nature et l'issue :

pouvais-je refuser à madame L*** cette espèce de réparation de mes déclamations satiriques ?...

Je passai quinze jours dans cette maison, traité d'une manière tout à fait généreuse et galante, et même fastueuse ; chaque matin je rédigeai la quotidienne de tout ce qui s'était passé sous mes yeux dans les vingt-quatre heures précédentes : j'étais d'abord décidé, lorsque je mettrais au jour ces bulletins journaliers des archives de la Galanterie, de les intituler, à l'instar de tant d'illustres personnages accusés, « Mémoires justificatifs de madame L***..., mais elle-même s'y opposa ; et, après bien des débats, nous arrêtâmes le titre que porte ce précis historique des quinze jours et quinze nuits de mon règne au n 113, où moi-même je m'y trouvai placé sous la garde des lois. »

Nos plaisirs et nos spéculations sont licites, reprit madame L***, chemin faisant, on, ne peut conséquemment pas me blâmer de ce que je justifie ici le plus beau sérail de la capitale, surtout sous le rapport des invectives dont nous sommes accablées. — Rien n'est plus juste, madame, lui répondis-je, et ne prêtez-vous pas déjà assez le flanc aux critiques des mauvais plaisans, sans que l'insulte, l'injure et les imprécations viennent vous troubler sans cesse dans vos augustes fonctions et jeter de la défaveur sur un des monumens les plus aimables de l'utilité publique ?... le légiste ne vous protège-t-il pas ainsi que le manteau commode de la police, l'art de vos chirurgiens et le toit hospitalier de votre hôtel des invalides ??... ne rapportez-vous pas au gouvernement un produit immense, fruit des veilles de la beauté et de la jeunesse ?... et les institutions les plus nobles ne prennent-elles pas des alimens dans vos propres ressources ?... on ne peut nier ces

vérités ; à quoi servent donc toutes ces déclamations puériles dirigées contre vous ?...

Vous l'avez fort bien dit dans un de vos ouvrages, interrompit madame L*** en m'applaudissant à cet égard ; ce monde est une statue composée des métaux les plus précieux, comme les plus vils ; la brisera-t-on cette statue, parce qu'elle ne présente pas sur toute sa surface des diamans, des saphirs, des émeraudes !... Non, il faut souffrir les choses telles qu'elles sont et ne point nous ériger en réformateurs terribles... Je pris cette allusion pour moi, mais ma conductrice me protesta qu'elle n'avait voulu parler ici qu'en général ; je convins avec elle que ses sophismes avaient quelque force de ce côté, tout spécieux qu'ils étaient d'ailleurs

J'avais pris la précaution d'instruire mon domestique que je partais, lui avais-je dit, pour la campagne, en lui recommandant de prendre soin de tout dans mon absence ; je m'étais également réservé la facilité d'envoyer chez moi chercher du linge et des habits ; précaution dont j'aurais pu cependant me passer, car ma complaisante introductrice avait dans son vestiaire des habits des deux sexes et était en état d'habiller même des princes sous certains déguisemens nécessaires, me dit-elle, à ceux qui veulent se dérober aux regards du public ou d'une épouse légitime, importune et jalouse.

Ici j'admirai la prévoyance judicieuse et spirituelle de cette institutrice qui alliait tant de prudence à tant de sagacité. Il est nécessaire, pour l'intelligence du lecteur, que je fasse ici remonter mes récits au point de départ que ces légères digressions et ces petits écarts de style ont un instant éloigné de ses yeux.

Arrivés rue du Lycée, derrière le n 113, de la galerie de droite du palais Royal, nous descendîmes de voiture, et madame L*** me prenant par la main, d'une manière affectueuse, dès l'entrée de l'escalier ; venez, mon cher sténographe, me dit-elle, venez écrire l'histoire même du plaisir en petit comité ; venez nous faire passer à la postérité la plus reculée avec vos galans écrits… je vais de suite vous conduire dans l'appartement que je vous destine ; soins, égards, respect, attentions, tout vous y sera prodigué, et j'ordonnerai même qu'on se garde bien de vous parler d'amour ou de galanterie ; je ne veux pas que vous puissiez un jour me faire des reproches sur les atteintes qu'aurait reçues votre vertu : vous ne devez d'ailleurs avoir ici d'autre rôle que celui de l'homme sans passions, de l'historien ; enfin, votre ouvrage, votre unique but est de venger la beauté, la jeunesse et même une certaine partie de la bonne bourgeoisie de Paris, souvent associée à nos travaux, des outrages qu'elles reçoivent souvent : faites donc éclater la vérité qui, loin d'être redoutable pour nous, ne peut au contraire que jeter le jour le plus favorable sur ce vrai temple de la Volupté et ses dignes prêtresses…

Madame, j'ai consenti, lui répondis-je, ainsi vous pouvez attendre de ma plume autant de fidélité que d'exactitude. Nous avons déjà flotté, m'observa-t-elle, sur le titre que nous donnerions à vos rapports ; il faut cependant opter… Nous en agitâmes ensemble encore quelques-uns, nous rencontrant à cet égard avec des titres ou déjà connus ou usés, car comme a dit Salomon : rien de nouveau sous le soleil ;… enfin nous nous arrêtâmes, ou pour mieux dire, en ma qualité d'historiographe des sultanes favorites du n 113, je décidai de suite que j'intitulerais le recueil de tout ce qui allait se passer sous mes yeux, du nom de Bulletins anacréontiques. Ainsi, ouvrant aussitôt un petit registre

in-18, de papier vélin, embaumé de parfums, chargé de vignettes allégoriques représentant les espièglerie de l'amour, et relié en velours lilas-tendre, dont madame L*** me fit don, j'écrivis sur la première feuille, après y avoir déposé un baiser religieux :

01

~~~~~~

LA GALANTERIE

SOUS

LA SAUVE-GARDE DES LOIS.

C'est très-bien, me dit madame L***, on voit que vous êtes roué,... je veux dire, dans ce genre d'ouvrages, vous êtes donc parfaitement notre fait pour nous venger ; et vos connaissances en sténographie vous faciliteront encore mieux qu'à qui que ce soit, le moyen de recueillir, sans en rien faire perdre aux générations futures, tout ce qui est dialogue, monologue et scènes d'une conversation longue et multipliée entre beaucoup d'interlocuteurs. — Madame, répartis-je, je me ferais fort de saisir et de ne pas perdre un seul mot d'une dispute entre deux rivales, quatre journalistes et cinq romanciers ; jugez de mon habileté à pouvoir captiver, sous mes chiffres hiéroglyphiques, cet océan de paroles !...

Il est bon, avant tout, continua madame L***, de vous faire parcourir d'abord toutes les localités du n 113, car un bon acteur ne doit-il pas connaître géométriquement toutes les trappes, ma-
~~~~~~

chines, coulisses, dimensions et tremplins de son théâtre ?... venez donc avec moi : madame L***, me précédant, chargée de quelques clefs en acier très-fin, en argent doré d'une facture tout-à-fait neuve à mes yeux, ajouta : il faut commencer par le boudoir nacarat, c'est le réduit délicieux de Rosalie-Psyché, la plus jolie de mes femmes : n'est-il pas juste de rendre nos premiers hommages à la plus belle, à la plus modeste ?... Rosalie, me dit-elle chemin faisant, est d'une bonne famille ; éducation, talens d'agrémens, douceur angélique, beauté de figure, taille parfaite... La nature et le sort paraissent avoir conspiré à qui concourrait le plus à lui prodiguer des avantages ; et si vous la voyez poser, ajouta-t-elle, que deviendraient en vous tout cet échafaudage de morale et vos belles résolutions de sagesse et d'abstinence !... si, Rosalie, dis-je, se présentait à vous,

« Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil »,

vous en seriez ébloui, mon chez rédacteur, c'est un ange de blancheur, de délicatesse et de perfection dans les formes !...

Madame L***, s'arrêtant elle-même dans son chaud panégyrique, posa, en ce moment, le pied sur un piston en façon de ressort, et aussitôt une porte masquée par le tableau d'une peinture fort lascive, par parenthèse, s'ouvrit devant nous... De quels parfums ne fûmes-nous pas enivrés !... c'était la corbeille de Flore qu'on venait de semer sur nos pas ; je vis au même moment un petit élysée d'une forme octogone ; un sofa circulaire recouvert, ainsi que les autres meubles, d'un casimir nacarat, offrait un coup d'œil tout-à-fait somptueux ; de riches franges d'argent, de grosses torsades et des olives chargées de paillettes pendaient à de triples rideaux de mousseline, de soie nacarat et de gaze ;

quelques livres galans jetés négligemment sur un fauteuil ; un piano ouvert ; la romance de la Pie voleuse, qu'on paraissait avoir jouée ; une guitare et des paroles espagnoles sur un tabouret ; tels étaient les accessoires de ce lieu enchanteur qui perdaient cependant tout leur attrait devant l'objet charmant qui fixa bientôt exclusivement mon attention. Rosalie-Psyché, négligemment assise sur un côté du canapé circulaire, à notre vue se leva avec grâce : — « Ne vous dérangez pas, Rosalie, ma petite Psyché, lui dit affectueusement madame L***, ce monsieur, en me désignant, est un prince suédois qui veut voir tout ce qu'il y a de beau et de curieux dans la capitale, pour en emporter le souvenir dans sa patrie, et vous le désobligeriez de vous incommoder pour lui… » Je saisis cette occasion de dire à Rosalie des choses obligeantes, et nous nous retirâmes. Elle attend, me dit ma puissante conductrice, en refermant les portes magiques, une altesse qui doit venir la voir ce matin incognito, et point du tout in fiocchi, et elle est, comme vous le voyez, ajouta-t-elle en plaisantant, sous les armes ; elle s'attend à recevoir d'un moment à l'autre le prince dont je suis la complaisante, comme vous pouvez bien le penser… — Oui, poursuivit-elle en riant, mes fonctions me rendent souvent l'amie du prince : hier soir, un grand chasseur à livrée, portant l'écusson des armes d'un grand personnage, m'apporta un billet d'instruction préalable, et Rosalie a déjà le mot, puisque c'est à elle que ce sultan a jeté hier soir le mouchoir, se trouvant voisin d'une loge que nous avions louée à l'Opéra pour voir la Vestale, sujet qui d'ailleurs convient parfaitement à mes nymphes. — Son altesse, qui est anglaise, m'avez-vous dit je crois, repris-je, ne regrettera sans doute pas ses froides insulaires dans les bras voluptueux et caressans de Rosalie !… — Tout en conversant nous approchions d'un couloir bleu-céleste, et de l'ap-

partement contigu nous entendîmes partir un éclat de rire : c'est ici que demeurent ensemble Anette et Adeline, me fit remarquer mon guide ; Clarisse Harlowe et miss Hove étaient moins unies ; ce sont mes héroïnes en amitié : elles sont filles d'un banquier qui fit plusieurs banqueroutes frauduleuses, la rigueur seule des circonstances et du renversement de leur fortune les a donc amenées chez moi ; je ne les ai point influencées, me dit-elle, je leur ai même offert des secours tout-à-fait gratuits et désintéressés ; ainsi, sans qu'on puisse me taxer de les avoir séduites ou subornées, aidée en cela par les malheurs de leur propre situation, elles se sont au contraire placées ici de leur libre arbitre ; elles goûtent volontairement chez moi le bonheur de l'aisance, de la liberté et du plaisir. Anette et Adeline n'ont stipulé qu'une clause dans le traité que nous avons passé ensemble à l'amiable, il y a près de deux ans, c'est de pouvoir choisir dans le nombre des aimables cavaliers auxquels elles veulent bien accorder leurs faveurs ; j'y ai consenti ; quand vous me connaîtrez mieux, vous vous convaincrez facilement que je ne puis être heureuse et surtout enrichie que par le bonheur et les plaisirs des autres… Le moyen que nous prîmes, poursuivit madame L***, pour qu'elles pussent jeter leur dévolu sur les hommes qui entrent, est le médiateur d'une glace sans teint qui se trouve masquée par les plis de cette tenture de taffetas bleu céleste ; à l'aide de cette cloison diaphane, Anette et Adeline voient tout, mais sans être vues, et m'indiquant par le carillon harmonieux d'une pendule à musique qui se trouve dans leur appartement, le choix que l'une des deux a fait ; si c'est un beau blond, la pendule joue une romance tendre ; si l'amant de prédilection est brun, c'est alors une walse d'un mouvement fort vif ; s'il est châtain, c'est un air enjoué et piquant du Vaudeville… Et, ajoutai-je moi-même en riant, interrompant madame L***, si

le personnage avait des goûts monstrueux, antiphysiques ; alors, me répondit-elle avec gaieté, ce serait l'ouverture du jeune Henri : aussitôt, continua-t-elle, j'arrange les parties ; je fais comme la reine d'Otaïti, et bien plus promptement encore que M. Willaume, des mariages dont les autels de la Nature et du Plaisir reçoivent les sermens écrits sur le sable, sermens aussi faciles à délier que les nœuds de fleurs formés dans mon temple, et enfin je fais des heureux, sans rien déranger à mes spéculations financières.

J'applaudis sincèrement à cette ingénieuse et surtout harmonique correspondance qui protégeait et facilitait les préférences de l'amour sous les auspices de la sixième muse, Euterpe déité de la musique ; la volupté, le délire même des sens étaient donc comme notés et réglés en cadence chez notre couple féminin, Anette et Adeline. Sans désirer toutefois entendre pour mon propre compte une walse vive ou une tendre romance, j'exprimai à madame L*** le désir de connaître ces deux charmantes mélomanes... — Entrons sans tant discourir ; nous le pouvons facilement, me dit-elle : nous les trouvâmes dans le négligé le plus libre, et je ne vis que trop, au feu brûlant de leur visage, que la pendule avait joué, il y avait probablement peu d'instans, tout son répertoire... Des débris d'un beau déjeûner, des vins étrangers versés dans des flacons de cristal, un riche cabaret de tasses de porcelaine encore remplies de liqueurs des îles, des truffes, des oranges, des aromates délicieux remplissaient l'air de leurs émanations stimulantes, et ne pouvaient manquer d'augmenter le délire moral des convives par celui des sens et de l'excitabilité des mets... ; — des armes et des schakos fort riches, comme jonchés sur des fauteuils couleur bleu céleste, annonçaient clairement que quelques Mars étrangers, absens pour le moment de

l'appartement, avaient partagé les délices de la table, avaient foulé le somptueux édredon de deux lits jumeaux qui se trouvaient dans une vaste alcove, avec ces deux Cypris ; et leur absence ne pouvant être que de peu de durée, nous nous retirâmes, madame L*** et moi, pour les laisser s'abandonner sans contrainte à leurs gaietés philosophiques et à tout le charme de leur singulière et voluptueuse mélomanie. Effectivement, à peine fûmes-nous sortis que la pendule exécuta, avec la mesure la plus précipitée, une polonaise dont le refrain final terminait par des accords langoureux et mourans... Gardons-nous de troubler un si touchant concert ! m'écriai-je ; et puisque le dieu de l'harmonie, Apollon lui-même, bat la mesure, puisqu'il s'est fait ici le maître à danser de l'Amour et de la Galanterie, n'interrompons pas de si doctes leçons...

Anette et Adeline, me dit bientôt notre aimable supérieure, viennent de vous apparaître dans une situation qui n'est pas la leur d'usage ; car elles ne laissent pas d'être fort réservées naturellement, et s'il faut qu'elles ajoutent quelquefois, par hypocrisie, à leur air et à leur maintien décens, je n'ai point dans ma maison ni dans mes succursales de meilleures actrices, s'il me faut, par exemple, une bourgeoise aux Tuileries, ou aux soirées et aux réunions honnêtes que j'arrange souvent chez moi dans mon salon de famille ; elles ont enfin conservé, au sein du culte quelquefois licencieux qu'on sert sur mes autels, ce cachet de femme honnête qui séduit beaucoup d'amateurs curieux de voir régner au sein du plaisir même ce mélange piquant de pudeur et d'effronterie. Anette et Adeline savent imiter au mieux la femme de bien qui se respecte, qui a des principes... La charge est parfaite en elles ; elles rendent à ravir le dédain, le sentiment de supériorité, le bégueulisme d'une femme qui sent ce que sa vertu vaut, et

jamais l'épouse d'un marchand n'a su dire avec autant de grâce et d'esprit qu'Anette surtout : On ne peut pas voir cette femme-là… Si de ces qualités morales, je passe à l'examen de leurs personnes, il est difficile de rencontrer des attraits plus fermes, plus rares. Le médecin ordinaire de la maison qui, en sa qualité d'homme de l'art, continua madame de L***, a droit, à cet égard, de prononcer un jugement de quelque crédit, assure n'avoir rien vu dans sa vie de si beau. Adeline est le véritable as de pique de Fronsac ; c'est un petit buisson de jais parmi des touffes de lis… ; les ondulations élégantes de son beau corps, ses formes rebondies et potelées, ses belles épaules d'ivoire, sa gorge majestueuse, mélange charmant de rose et d'albâtre, n'ont point d'égales dans l'atelier même du célèbre Canova… ; c'est bien la bouche la plus fraîche, les dents les plus blanches, le rire le plus fripon !!!… Tenez, mon cher anachorète, me dit madame L*** dans l'enthousiasme de ses portraits voluptueux, je ne vous conseille pas du tout de composer vos bulletins anacréontiques près d'Adeline ; c'est pour le coup que la plume vous tomberait des mains et vous ferait préférer l'original à la copie.

Pauvre historien ! malgré vous, séduit, vous oublieriez bientôt la gravité de votre important ministère, et le peintre, d'un pinceau égaré, perdrait aussitôt la raison sur le sein de ses dangereux modèles… Pour éviter un pareil scandale, poursuivit ma chère compagne, passons au retour du zéphire ; c'est ainsi que Joséphine elle-même a nommé son appartement, lorsqu'elle prit le voile sous mes amoureux auspices, et c'est par elle également qu'il faut clore cette première revue.

La véritable couleur de la cellule de Joséphine est cependant narcisse ; et tout porte ici, comme vous voyez, me dit-elle en y en-

trant, l'éclatante et suave blancheur de cette fleur. Nous avions pénétré dans le boudoir de Joséphine au moyen d'un boutoir d'argent que ma nouvelle Circé tenait dans le paquet de clefs dont j'ai déjà fait mention. J'avais cependant été d'avis de nous faire annoncer par quelque bruit ou quelque avertissement préliminaire… C'est inutile, m'avait fait observer madame L*** ; d'ailleurs, continua-t-elle, rien ne serait piquant à vos yeux, ici et dans toutes les particularités de ce pensionnat, si de temps en temps, par la brusquerie de nos apparutions, nous ne prenions sur le fait le triple dieu de la nature, du plaisir et de la folie ; ensuite mes femmes, habituées à mes visites inattendues, loin de se fâcher, loin de craindre d'être surprises dans quelqu'épisode, quelque scène peu équivoque, sont charmées, au contraire de me donner ces preuves de leur ferveur constante au dieu que l'on encense dans cette mosquée. Nous parûmes donc inopinément devant l'adorable Joséphine. Parée des fleurs naissantes de la plus brillante jeunesse, elle comptait à peine sa dix-septième année ; la légèreté, la finesse de sa taille svelte, l'éclat de sa fraîcheur, tout en elle l'aurait fait prendre pour la sœur cadette de Flore :

« Son teint naïf brillait de ses couleurs,
» Ses seuls appas composaient sa parure,
» Et ses cheveux bouclés à l'aventure
» Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs. »

Il y avait peu de temps qu'elle venait de sortir de sa baignoire que deux cygnes d'argent ornaient d'un style et d'un goût exquis ; elle achevait de se coiffer ; mais d'ailleurs presque nue,

» … Du lin le plus fin, le léger vêtement,
» De ses plis azurés l'entouraient mollement… »

Nous pûmes donc facilement l'admirer à travers ce réseau transparent, et je confesse que mes sens en furent tout-à-fait émus ; elle nous pria de nous asseoir, tandis que sa femme de chambre allait achever de l'essuyer et de lui passer un peignoir… « Monsieur, en me montrant, est une personne sûre, puisqu'il vous accompagne ?… » Mon enfant, lui répondit notre surintendante, c'est plutôt un père qu'un étranger qui vient ici, sur ma prière et mon invitation, défendre l'innocence opprimée dans la personne de mes odalisques… Je vous expliquerai tout à la réunion du soir ou bien au moment des toilettes : au surplus, soyez assurée, Joséphine, que vous n'avez pas de plus chaud défenseur de votre gloire et de vos intérêts que ce profond observateur, termina madame L*** en me montrant.

« Le bal d'hier m'a singulièrement échauffée, interrompit nonchalamment Joséphine en croisant les jambes sur une chaise longue ; on m'a forcée de chanter, de pincer de la harpe dans les petits appartemens du duc, ci vraiment je n'en puis plus… » — Son excellence n'aura pas laissé d'ajouter à tes fatigues, dit en souriant madame L***, et sa générosité, sa magnificence prouvent bien à quel point il te chérit ; en même temps elle retournait dans ses mains un peigne enrichi de perles et de diamans, preuves non équivoques de la galanterie fastueuse du duc. Cependant Joséphine annonça d'un ton paresseux et accablé qu'elle désirait prendre quelque repos ; elle tira donc près d'un guéridon un large ruban couleur narcisse, et deux fringantes soubrettes, à l'indication qu'elle fit du doigt, la placèrent, ou plutôt l'étendirent sur un sofa à l'égyptienne garni d'élastiques coussins ; elle s'y fit servir un verre de vin d'Alicante, quelques pâtisseries ambrées, et nous la laissâmes s'abandonner commodément, dans ses songes, au souvenir de cet aimable prince in-

connu, qui me parut avoir fait une vive impression sur ses sens. Madame L***, à qui je demandai quelle était l'origine et le motif de ce retour de Zéphire peint sur le dessus de porte du boudoir de Joséphine, me répondit que c'était pur enfantillage de sa part. Joséphine singe un peu la Nina, me dit-elle ; lorsqu'elle était au château de son père, le marquis de D***, ancien émigré ruiné par la révolution, elle avait conçu pour un jeune page de la cour ce qu'on appelle un amour d'enfant ; elle perdit son amant : l'émigration générale l'en priva ; sa jeune tête, frappée du chagrin d'une séparation aussi douloureuse, s'exalta, un état de démence complète succéda à sa première douleur. Sa folie cependant ne laissait pas que d'avoir des charmes ; elle se disait être Flore elle-même, et c'était son Zéphire qu'elle attendait. Le peu de fortune des parens entre les mains desquels Joséphine était tombée ne leur permettait pas de soigner, comme ils l'auraient dû faire, ce nouveau genre de folie. Je parus sur ces entrefaites, poursuivit madame L***, et par un sentiment de pur désintéressement et d'humanité, j'offris, sur mon honneur et celui de ma maison, de me charger de cette aimable vierge si maltraitée par la fortune et de l'établir un jour avec les avantages d'un véritable mariage, prenant sur moi d'avance le soin de sa dot et des frais de noces. Joséphine fut donc reçue et soignée ici. Sa reconnaissance naïve, sa candeur, son attachement pour moi sont vraiment au-dessus de mes expressions. Quelques doux accès de mélancolie plus que de démence viennent quelquefois la surprendre au milieu de ses fréquentes rêveries ; mais alors elle n'en devient que plus intéressante, comme vous avez pu le remarquer dans la visite que nous venons de lui faire. Ce sentiment exalté, qui la domine souvent, lui a fait imaginer de me prier de faire peindre sur le dessus de l'entrée de son appartement un brillant Zéphire aux ailes écla-

tantes de rubis et d'émeraudes ; et comme une autre Nina, elle attend toujours son Germeuil… Gardez-vous bien de croire que Joséphine serait du nombre de mes concubines qui descendent et font le palais ; point du tout ; et ainsi que celles que nous avons passées déjà en revue, Joséphine est un des plus précieux bijoux de mon écrin ; ce n'est qu'à des altesses, des excellences que le trésor de ses charmes doit être livré, si elle-même encore ne me fait tenir la parole que je lui ai donnée de la faire épouser légitimement… Des têtes couronnées seules auront donc le droit très-exclusif de se parer de ce bouquet virginal… Alors, fis-je observer à mon interlocutrice, le duc, la nuit dernière… — Je ne le crois pas encore, reprit madame L*** ; Joséphine, sensible et coquette, a l'art, depuis deux ans, de temporiser sa défaite, et elle m'a souvent assuré qu'elle n'accorderait le prix de sa conquête qu'avec l'aveu de son cœur. N'étant point naturellement intéressée, l'or et les pierreries la séduiront difficilement ; et je la connais capable de rendre au duc le peigne de diamant dont il lui a fait don, si elle ressent quelque secrète répugnance à lui laisser prendre un premier baiser sur ses nubiles attraits. Il ne faut donc pas la confondre avec mes femmes qui sont chargées du département des galeries et de celui des galanteries extérieures ; elle paraît encore moins sur la terrasse du pavillon de la Paix ; et, ainsi qu'Anette, Adeline et Rosalie, étrangère à mes spéculations extrà muros, elle n'a rien de commun avec ce que j'appellerai le détail courant de la maison ; elle contribue enfin, avec d'autres de mes nymphes que je vais vous faire connaître, à composer mon sérail de la bonne compagnie. Ma belle Rosalie, il est vrai, descend et monte un homme quelquefois, mais ce ne sont que des dérogations passagères aux rites et aux usages de mon galant institut. Si cette dernière consent donc parfois à s'assimiler aux piétonnes de

ma troupe, c'est plus par folie, par amabilité, par cet esprit de philosophie qui la fait descendre aux emplois subalternes, tandis que sa beauté l'appelle aux premiers rangs, que par l'effet de mes ordres et de mes intentions. Rosalie, une des premières divinités de mon temple, est, sans orgueil, parée de sa jeunesse et de ses attraits ; elle se plaît souvent, vous le savez, à se mêler parmi les simples mortels, mais elle est bientôt reconnue à l'odeur d'ambroisie qu'elle répand à la ronde… — Il n'y a donc que les classes élevées et opulentes qui connaissent véritablement mon sérail de la bonne compagnie, poursuivit madame L*** dans son discours d'apologie et d'éloges ; et voilà la raison pour laquelle le public, en général toujours superficiel et léger dans ses observations, juge si inconsidérément de mon voluptueux pensionnat ; c'est qu'il prononce ses opinions d'après la montre, d'après les seuls objets d'étalage, sans examiner à fond le riche harem dont j'ai la double gloire d'être à la fois l'inventrice et la propriétaire.

C'est ici que je pris vraiment une haute opinion des moyens administratifs de madame L*** et de son art profond à manier toutes les branches commerciales du plaisir ; non seulement ses spéculations atteignaient le gros propriétaire, le prince, le duc, le capitaliste, voire même le maréchal de France ; elle pouvait, dis-je, fournir de la volupté matérielle au goût le plus délicat, mais encore sa philosophie libérale ne dédaignait donc pas, suivant la preuve qu'elle m'en donnait, de descendre aux classes moyennes, de faire, ce qu'on appelle parmi la classe marchande, le menu de la vente courante, et de céder de la jouissance à un taux que tout le monde pouvait atteindre : Madame L***, m'écriai-je au fond de moi même, est vraiment grand homme dans son administration ; et mille fois plus précieuse à mes yeux que tous ces fameux conquérans qui ont tué l'espèce humaine, elle, au contraire, ne

vise qu'à sa propagation et à ses plaisirs ; elle mérite donc, en sa qualité de dispensatrice de félicités sur l'individu comme sur la généralité, une digne place dans les annales du monde galant, non pas qu'elle puisse marcher sur la ligne des Sapho, des Circé, des Laïs, mais on ne peut lui refuser maintenant le sceptre des plus habiles appareilleuses. Qu'on me pardonne ce monologue de digression et ce tribut que j'ai cru devoir payer ici au génie créateur de notre héroïne ; laissons-la parler maintenant, et reprenons le fil de notre histoire. Nous en étions restés sur le compte de Joséphine ; quelques lignes encore sur cette aimable enfant, qui est la quatrième actrice, si je compte bien, du théâtre dont nous examinons les loges et les coulisses, et nous passerons à une autre.

Oui, reprit madame L***, Joséphine est ma quatrième muse, car il est bon que je vous apprenne encore, M. C***, que c'est ici le temple particulier des Neuf Muses ; c'est le vrai Parnasse, non pas des belles lettres, mais de la volupté ; c'est ici qu'Apollon lui-même, en sa qualité de grand physicien, nous donne les leçons les plus savantes sur les lois du mouvement… — Outre leurs noms propres, leurs noms de baptême, leurs sobriquets qu'elles se donnent entre elles, mes pensionnaires en ont un de mythologie ; c'est une circonstance, continua-t-elle, dont, je l'avoue, j'aurais dû vous faire part plus tôt ; mais enfin il en est encore temps pour l'intérêt de l'histoire que vous rédigez ; oui, mon cher profane, me dit madame L*** ; ainsi, pour remonter au principe de la revue de nos galeries, Rosalie-Psyché est surnommée ici, à cause de son talent pour la danse, Terpsichore. Anette, bonne comédienne, a reçu le nom de Thalie ; Adeline, rapport à ses profondes connaissances en histoire, celui de Clio ; et Joséphine, pour ses amoureuses rêveries, et surtout son éloquence, a désiré

elle-même qu'elle eût dans notre petit Olympe terrestre le rang et le surnom de Calliope. Quant à l'Apollon qui doit présider mes Neuf Muses sur ce mont sacré, chacune d'elles le voit dans chaque bel adolescent anglais, russe, français ou espagnol qui vient monter sa lyre près d'elle : l'usage est seulement retourné ; car Apollon, sur les rives d'Hippocrène, donnait les leçons de l'harmonie ; ici, sur le mont de Cypris, il les reçoit, et aucune de ses muses ne pourrait mieux que les miennes donner une meilleure idée du système de rotation des corps et de la nécessité de l'union parfaite des choses…

Tout en faisant ces folles allusions, nous étions parvenus au deuxième étage, vis-à-vis l'appartement de Clarisse-Melpomène. La reine tragique que nous visitions était en ce moment occupée à réciter avec véhémence et un abandon passionné une des plus belles tirades de Phèdre. Emportée par l'élan et la chaleur de sa déclamation, elle ne fit presqu'aucune attention à notre visite. Nous nous glissâmes, madame L*** et moi, près d'une embrasure, marchant sur la pointe des pieds et faisant signe de la main et des yeux qu'on ne fît aucune attention à notre venue. Placés près les rideaux, nous étions à admirer le jeu, la science, le désordre amoureux, ou plutôt frénétique, de notre belle incestueuse. C'était justement le passage dans lequel la criminelle épouse de Thesée fait à Hippolyte, dans une poésie admirable et dans un sens mille fois détourné, la déclaration de ses feux :

…….
» Pour en développer l'embarras incertain,
» Ma sœur du fil fatal eût armé votre main ;

» Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ; »
» L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.

» C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
» Vous eût du labyrinthe enseigné les détours
» Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
» Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
» Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
» Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
» Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue, »
» Se serait avec vous retrouvée ou perdue. »

Le costume de Clarisse-Melpomène, aussi riche, aussi noble que celui de mademoiselle Duchesnois, ajoutait de nouveaux charmes à sa personne, à sa langoureuse déclamation, par l'art voluptueux et les recherches de coquetterie que Clarisse, notre cinquième muse, avait mis dans sa toilette ; sa gorge magnifique, majestueuse, comme toute sa personne, presque nue, ses belles formes saillantes sous un tricot de soie couleur de chair, et découverte presque jusqu'à la ceinture, au moyen d'une agrafe en pierreries qui relevait élégamment une légère tunique à l'Iphigénie, semée d'une pluie de paillettes, enfin toutes ses draperies de mousseline amaranthe brodées or, jetées artistement sur un cothurne élégant, offraient un modèle de beauté et de grâces aussi imposant qu'enchanteur… ; et tout spectateur, sans doute, aurait voulu devenir l'heureux Hippolyte, sans être retenu par le frein des chastes scrupules du héros de Trézène…

Quel bel effet de grandiose !!… dis-je bas à madame L*** ; mademoiselle Georges, toute belle qu'elle est, ne serait-elle pas effacée ici par cette orgueilleuse rivale ?… Mais admirez donc, reprit avec un secret enthousiasme madame L***, les beaux bras de Clarisse, les voluptueuses fossettes formées au coude, à ses charmantes mains ; tout cela éblouit de blancheur. Guérin, le fameux

Guérin a-t-il jamais possédé dans ses ateliers des contours plus nobles, plus voluptueux !... Les brasselets de diamans, les douze rangs de perles qui suivent si délicieusement le mouvement de son sein, ne captivent en rien nos regards... Non ; nous ne voyons, repris-je à mon tour, que la belle nature qui s'est plu à perfectionner un de ses plus charmans ouvrages... ; et ne préférera-t-on pas mille fois à tous les diamans de la couronne cette petite touffe ravissante, si piquante, de poils noirs comme l'ébène que Clarisse laisse apercevoir d'une manière friponne sous ses bras, et qui ressemble parfaitement à un petit rets de soie noire jeté parmi des flocons de neige...

Le beau jeune homme qui représentait près de notre héroïne le pudibond Hippolyte, également revêtu d'un très-beau costume de théâtre, laissait souvent remarquer dans ses gestes, dans ses yeux passionnés, malgré les rigueurs de son rôle, qui lui interdisait toute faiblesse, une secrète électricité, une contagion sourde de l'incendie que causait dans tous ses sens le voisinage et l'entreprise de séduction de l'amoureuse Phèdre. La figure d'Hippolyte, animée, enflammée même du feu des désirs précurseurs, des effets d'une ivresse avant-courrière, ne décelait que trop tout ce qui se passait dans ses sens éperdus ; et au moment où, plein d'une sainte indignation, il doit s'écrier en reculant d'horreur :

« Dieux ! qu'est-ce que j'entends, madame, oubliez-vous
» Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ? »

le cœur lui palpita avec violence ; ses bras, comme malgré lui, s'entrelacèrent avec ceux de Clarisse-Melpomène..., des larmes de plaisir tombèrent sur son sein... ; tout nous pronostiqua que le double crime d'adultère et d'inceste serait bientôt consommé, au

mépris des vertueuses intentions de Racine, et qu'enfin Thésée le serait comme l'ont été tant de puissans demi-dieux…

Nous nous esquivâmes donc judicieusement ; notre présence, qui n'avait rien dérangé jusqu'alors, ne pouvait manquer de devenir indiscrète ici, et notre absence devait conséquemment avoir lieu au moment où elle devenait indispensable, autant pour les plaisirs de nos acteurs que pour les intérêts même de la maison… — Vous dites intérêts de la maison, M. C***, et vous avez parfaitement raison de vous servir de cette expression en votre qualité de narrateur ; car la scène que nous avons eue sous les yeux était plutôt un arrangement de calcul qu'un sentiment réel dans Clarisse-Melpomène ; non pas que cette belle muse n'eût en effet le goût inné de la tragédie au dernier degré ; mais malgré toute la beauté de son Hippolyte, ce n'était cependant pas ce dernier qui était son véritable amant, l'ami de cœur et de prédilection… — Comment, madame !… ce charmant jeune homme… — Non, monsieur, ce bel adolescent, tout aimable qu'il est, ne mettait pas le feu aux étoupes pour son propre compte ; enfin il n'est le préféré ni sous le rapport de l'inclination, ni Sous celui de l'intérêt ; vous pensez-bien, continua madame L***, que je dois le savoir mieux que qui que ce soit. Le comte de B***, noble polonais, amateur fou de la tragédie, a trouvé dans Clarisse l'objet qui lui convenait parfaitement. Riche héritier et possesseur à vingt-deux ans d'une fortune immense, c'est lui seul qui sacrifie à l'autel de cette Melpomène ; son imagination ne se monte que sur le ton tragique : la déclamation des vers de Corneille, de Voltaire, de Racine, sont pour lui les plus voluptueux préludes, les véhicules les plus puissans du plaisir : enfin il était caché dans l'alcôve au moment où nous entrâmes ; son délire n'aura pas manqué d'être progressif comme le jeu passionné de nos deux acteurs. Échauffé,

titillé par le spectacle d'une scène aussi voluptueuse que celle de Phèdre cherchant à satisfaire sa passion dans les bras d'Hippolyte, à l'inverse de l'intention de l'auteur de la pièce, qui la fait périr victime d'un amour méprisé, le comte de B***, poursuivit avec chaleur madame L***, sera accouru pour éteindre lui-même le feu allumé dans le cœur de Clarisse. Son secrétaire (car ce bel Hippolyte que vous avez vu là n'est pas autre chose) se sera retiré lorsque son ministère de complaisant sera devenu tout-à-fait inutile à son maître ; et ce dernier se sera livré à des délices, à des transports dont un autre avait reçu ordre de disposer commodément les apprêts... Telle est, continua-t-elle, l'originalité des hommes. Vous verrez ici, M. B***, des épisodes, des bizarreries, des singularités auxquelles l'imagination la plus baroque, la plus déréglée peut seule donner naissance... Les quarante-cinq postures de l'Arétin ne sont, mises ici en comparaison, que des routes battues, des recherches usées et sans mérite aucun d'invention... Oh ! que votre plume s'apprête à décrire des choses tout-à-fait neuves ! je vous réserve incessamment l'aspect du panorama-galanterie-pratique le plus extraordinaire qui se soit offert aux yeux d'un simple mortel, et la dynastie des douze empereurs romains, dans leurs folies amoureuses, n'était que des naïvetés d'enfans, mises en parallèle avec celles de mes abonnés... Que de merveilles dois-je donc m'attendre à voir ? me dis-je avec admiration. Ainsi, répliquai-je, la coupable Phèdre, Clarisse, n'aura pas consommé, avec l'Hippolyte que j'ai vu, le crime d'inceste que Racine ne touche qu'avec tant d'art et de délicatesse ??... Quel événement piquant !... Il y a donc des hommes qui ne peuvent jouir qu'en voyant préalablement jouir les autres ? C'est cela même, me dit madame L*** ; il se présente tous les jours chez moi de cette espèce d'êtres qui ne se disposent

et ne s'acheminent au délire que lorsqu'ils voient, comme dans une glace, une répétition de scènes stimulantes : c'est pour eux le coup de fouet, la verge du vieux libertin…

Nous cessâmes ici, madame L*** et moi, de nous entretenir de notre couple tragique, et nous nous empressâmes de nous rendre au parvis sacré du temple de notre sixième muse… Ne devais-je pas, pour l'intérêt même de mes chers lecteurs, connaître toutes ces divinités mondaines du numéro 113 ?

Je vois, j'entends d'ici un minutieux épilogueur qui, une épingle à la main, pique toutes les fautes que je fais, et s'acharnant autant aux formes du style qu'au canevas des faits, a déjà malignement noté sur ses satiriques tablettes, que j'ai omis de donner successivement la couleur des appartemens que je viens de parcourir, et qu'en cela j'ai oublié de m'astreindre moi-même à la marche que madame L*** paraît avoir adoptée de désigner le nom de la couleur du temple particulier de chacune de ses neuf muses… — J'y suis, monsieur l'Aristarque, j'y suis ; ne me pardonnerez-vous pas une légère inadvertance, une faute de sentiment ?… et vos froids principes de méthode et de régularité n'ont-ils pas dû se taire un moment devant le désordre de la scène de Phèdre et d'Hippotyte ?… Il vous est bien facile de relever des erreurs ; vos sens n'ont pas été troublés, comme les miens, par le spectacle d'objets trop faits pour altérer le flegme du plus froid historien… Mais puisque vous tenez tant à cette couleur des étoffes et des meubles des appartemens, l'on vous apprendra de suite que le foyer de notre belle actrice Clarisse-Melpomène était drapé en soierie couleur cuisse de nymphe émue ; que tout l'ameublement, par ses nuances, y correspondait parfaitement : ainsi nous voilà en règle.

Vous ne vous êtes sans doute pas proposé, M. C***, m'observa madame L***, de faire d'une seule haleine un récit et un examen qui exigeront plus d'une séance sans doute pour la description des personnes comme des localités ; arrêtons-nous donc ici, et faisant une coupure à vos matériaux d'histoire, réservez-en pour votre prochain bulletin. Je suivis son conseil ; et pour avoir le temps de mûrir mes réflexions, j'annonce au lecteur que je mis une lacune de vingt-quatre heures entre le bulletin qui précède et celui que je vais lui offrir sous le titre de deuxième bulletin anacréontique.

02

~~~~~~

Allons, madame L***, reprenons le cours des récits, comme celui des événemens. Vous m'avez dit quelque part, si je ne me trompe, que vos neuf muses, que je devais toutes connaître bientôt dans les plus grands détails, ne devaient pas être confondues dans ma mémoire, avec les femmes qui sont exposées à la bannalité des passans ; et malgré, comme nous l'avons déjà fait remarquer nous-mêmes, que la charmante Rosalie-Psyché se dépouille souvent des attributs de sa divinité, et que quelquefois, philosophiquement attablée au café des Mille Colonnes avec un brillant Faublas, elle ne laisse pas d'y avaler des lampées de nectar, sous la forme d'un demi-bol de punch (et semblables en cela à quantité de déités du paganisme qui se sont plu à partager les plaisirs des faibles humains, elles paraissent fréquemment sur la terre du palais Royal) ; il n'en est pas moins vrai que c'est une dérogation,
~~~~~~

une simple exception à la règle : je vous accorde ce point, répartit madame L***. En discourant ainsi, après avoir traversé une enfilade d'appartemens éclairés et meublés somptueusement, nous pénétrâmes à une sorte de petit conservatoire musical : c'est ici, ajouta-t-elle que réside Adèle-Euterpe, notre sixième muse de la musique ; mais sans ouvrir brusquement les portes qui, par parenthèse, offraient à l'œil vingt trophées d'instrumens grecs, nous jugeâmes convenant de nous faire annoncer ; j'avais ma flûte sur moi, et me plaisant à préluder par un brillant point d'orgue, je pensai avec raison que ce serait la manière la plus honnête et la plus analogue de nous faire annoncer à notre fanatique mélomane : nous fûmes reçus avec infiniment de grâce et de politesse par Adèle-Euterpe, qui nous dit les plus jolies choses du monde en gargouillades et en faussets cadencés ; elle n'était pas seule ; un virtuose l'accompagnait : nous prîmes deux sièges en forme de lyre, et un brillant duo de harpe et de cor, que notre visite avait interrompu, fut aussitôt repris ; le jeune artiste en donnait à ravir, Adèle en pinçait à merveille ; extrêmement sensible aux charmes d'une musique dont les accords enchanteurs répandaient dans tous les appartemens voisins des sons et des échos délicieux, je me plus infiniment, je l'avoue, dans cette partie de mes visites domiciliaires. L'appartement d'Adèle-Euterpe, drapé en soieries couleur potiron, répondait en tout aux meubles et au lit de même couleur ; tout y portait les livrées jaunes ; j'en conçus un mauvais augure pour le front de notre Cor… Vous vous trompez, me dit tout bas madame L***, n'ayez point d'inquiétude à cet égard ; l'artiste intéressant que vous voyez ici en parfaite harmonie avec Adèle, n'est pas d'accord sur le point que vous supposez ; ce jeune homme est aux appointemens d'un riche voluptueux, le marquis de Dersay, amateur fou de musique ; c'est le

même dont vous avez sans doute entendu parler dans Paris, et qui fit exprès de Varsovie le voyage de Londres pour y aller acheter une harpe aérienne et un harmonica-métallique d'un prix considérable.

Ce virtuose fougueux ne s'enflamme que par des vibrations et des concerts ; le plaisir ne peut agir sur lui que par les agens et les organes des instrumens : en effet, je remarquai que la pendule, enrichie de quantité d'airs fort agréables, le lit même de l'appartement, qui avait la forme d'un vaste clavecin, recelaient dans leur sein nombre de romances choisies ; s'étendait-on sur ce singulier lit harmonieux ;... « y faisait-on le moindre mouvement ?... aussitôt, secondé en mesure par un accompagnement d'instrumens dont tout le jeu était masqué et invisible, vous parcouriez les fastes du plaisir sous les auspices de la plus douce harmonie, et tombant avec elle dans une muette langueur, les sons se mouraient avec vous... » Quelle recherche ! pensai-je ! quelle voluptueuse bizarrerie ! et me sera-t-il possible d'exprimer ici toutes les bigarrures du cœur humain !...

Notre marquis en question, m'apprit madame L***, caché dans la chambre voisine, semblable aux exorcisés, paraît assister aux bassins de Mesmer ; il se démène, il s'agite dans ses extases délirantes... j'en suis sûr, et je l'y ai déjà vu... ; mais pourquoi, poursuivit-elle, nous refuserions-nous le plaisir de contempler ce fou dans le fort de sa démence de mélomanie ??... Effectivement nous étant glissés, avec l'aveu et même avec le conseil d'Adèle, dans un petit cabinet voisin, nous pûmes commodément admirer jusqu'à quel point allaient les fantaisies inintelligibles des hommes ; le marquis Dersay, titillé par l'écho du duo de nos deux musiciens, se pâmait d'aise ; et comme nous eûmes lieu de nous

convaincre qu'il approchait d'un terme où le cor devait cesser sa partie pour faire place au propre jeu du marquis, nous nous sauvâmes ainsi que notre virtuose, laissant Adèle former avec notre héros le plus doux concert sur sa couche instrumentale.

C'est assez pour aujourd'hui, m'observa madame L*** ; allez prendre du repos, donnez vos ordres à mes gens, me dit-elle, comme si c'étaient vos propres domestiques, et écrivez d'avance sur votre petit registre velours lilas le titre de nos occupations de demain, c'est-à-dire :

03

~~~~~~

Visitons, me dit madame L*** après le déjeûner, notre septième muse Célina-Uranie. Nous allâmes en effet la trouver ; son boudoir était un véritable petit parterre de lis : elle est royaliste, m'apprit madame L*** ; tant mieux, répartis-je, je serai là dans mon élément favori ; et malgré, pensai-je, qu'il me serait plus agréable de rencontrer mes propres opinions politiques dans un lieu plus digne d'elles, je n'en sens pas moins une inclination particulière pour la charmante Célina. Cette jeune première, de la physionomie la plus intéressante, était alors gracieusement occupée à broder au tambour une écharpe blanche en fleurs de lis or et soie. Elle la destinait, nous dit-elle, à un beau garde du corps qui était revenu cueillir près d'elle les myrtes de l'amour. Tous les meubles, la tenture, les tableaux, dans cet asile respiraient le plus ardent royalisme par leurs emblêmes ; et l'éclat de blancheur qui régnait partout dans cet appartement, éblouissait les yeux. Sur-
~~~~~~

nommons-le, m'écriai-je, le boudoir-vierge, à cause de ses livrées blanches ; et malgré que ce séjour ne fut jamais moins propre à l'enseigne de la virginité, faisons-nous un moment cette douce illusion. Célina-Uranie se formalisa de ma malicieuse remarque, et nous fit observer que la virginité ne consistait pas seulement dans les prémices des sens ; qu'on pouvait obtenir la première initiative des faveurs corporelles d'une femme, sans avoir le consentement et l'aveu du cœur... Je ne me serais pas cependant attendu, dis-je à madame L***, à trouver ici dans une de vos femmes l'expression et le style d'une métaphysique aussi abstraite. Mais M. C***, nous avons de l'esprit et de l'éducation tout comme les autres, me répondit madame L***.

Je remarquai sur un meuble une sphère, des compas, un télescope, une machine électrique, une boussole et un quart de cercle. Voilà bien, dis-je, les attributs d'Uranie. Oui, poursuivit madame L***, Célina est une savantasse ; et combien d'heureux astronomes se sont écriés dans ses bras : Je suis dans les cieux !... Découvrant avec elle la planète de Vénus, passant bientôt sous la ligne, dévorés d'une chaleur brûlante, leurs sens dans une éclipse totale, ils ne retrouvaient la raison et le jugement qu'au périgée du plaisir... Outre ces sciences exactes que Célina possède au suprême dégré, personne mieux qu'elle ne sait se contrefaire ; c'est une Cyrcé, c'est un petit Lovelace femelle sous ce rapport ; Annette-Thalie même en prend souvent des leçons : Ma chère Uranie, dit-elle, portant particulièrement la parole à Célina, donne-nous de suite, comme on dit, un plat de ton métier ; je ne te désignerai aucun rôle pour nous captiver davantage la surprise et l'admiration de monsieur C***. Tiens, ma bonne petite, en lui donnant un baiser sur le front, voilà les clefs de mes commodes, de mon boudoir lilas, et du vestiaire, qu'un Russe fort spirituel a,

par parenthèse, surnommé la garde-robe cosmopolite ; dispose de tout ; je ne te prescris aucun costume, aucun déguisement. En t'attendant ici, nous allons nous amuser à parcourir, monsieur C*** et moi, ton manuscrit sur la véritable volupté, et la vie des femmes au sérail d'Ispahan. Célina disparut avec enjouement ; et nous étions, il y avait à peine quelques minutes, à parcourir le manuscrit de notre nymphe-auteur, qu'une charmante lingère, première demoiselle de boutique, ayant une pièce de perkale sous le bras, et d'ailleurs embellie de tout ce que ce genre de toilette comporte, entre et demande à parler à Madame L***, en lui disant que c'était la perkale pour draps de lit d'hiver qu'elle avait demandée ; madame L*** et moi ne pûmes dissimuler un mouvement d'humeur, en nous voyant interrompus dans nos graves fonctions, ou plutôt nos plaisirs... Voyez, dit madame L***, ma femme de charge, au deuxième étage ; ou bien, dites à Rosalie-Psyché, de ma part, d'arranger cette bagatelle avec vous. Je n'ai pas le temps maintenant... — Mais, madame, répartit la charmante ouvrière en linge, je ne connais pas plus votre femme de charge que mademoiselle Rosalie-psyché... — Oh ! bien, je vais bientôt vous dépeindre cette dernière, répondit vivement madame L***. C'est une jeune et jolie fille, grande, d'une taille parfaite, yeux bien fendus, noirs, bouche petite, dents d'émail, épaules d'albâtre, sein de Psyché, jambe de Terpsichore... Vous trouverez tout cela au boudoir Nacarat, deuxième étage... « Pendant cet aimable babil de la part de madame L***, que faisait notre jolie lingère ?... Jetant sa pièce de perkale, elle se pâmait de rire de l'erreur dans laquelle nous nous trouvions à son égard... C'était enfin, pour ne pas faire languir davantage la curiosité de nos lecteurs, Célina-Uranie, elle-même qui, prompte comme l'éclair à se travestir en petite grisette, venait nous duper complé-

tement, nous qui nous piquions, surtout madame L***, d'une pénétration à toute épreuve ; il m'est arrivé quelquefois, nous apprit Célina, de me faire suivre des heures entières sous tes habits, dans les rues de Paris, portant un petit carton à la main, ou bien une douzaine de chemises de batiste dans un des coins de mon grand tablier de taffetas noir ; je poussais la plaisanterie quelquefois jusqu'à me réfugier, d'un air craintif et effrayé, dans la première boutique ouverte, pour éviter la poursuite et les propositions insolentes d'un monsieur qui me disait à voix basse, à chaque coin de rue, « qu'il voulait me faire un sort agréable, me mettre dans mes meubles ; que sa fortune lui permettait de me rendre fort heureuse… » Quelle aimable folie !… s'écria madame L*** ; pour moi, à la vue d'une métamorphose si parfaite, si ingénieuse, je crus voir le diable et toute son infernale magie. — Bah ! ce n'est rien, monsieur C***, interrompit Célina ; venez me voir ce soir aux Variétés, en jeune baron allemand avec son précepteur, je vous défie de me reconnaître ; et sauriez-vous, dis-je à mon tour, charmante Célina, jouer la femme entretenue, placée scandaleusement dans une loge aux Français ?… Je ne m'en ferais aucun mérite, me répondit-elle aussitôt ; puisque je l'ai été pendant quelques années de ma vie par une altesse bavaroise, puis par un général de division ? Quels sont donc, lui demandai-je, les principaux élémens de ce rôle et de ce caractère ?… — Toujours demander et demander encore au payant, me répondit-elle ; feindre un attachement qu'on n'a pas, étudier les faiblesses de la dupe, les aduler, le ruiner en chiffons, et par les frais d'un luxe et d'une ostentation indiscrètes, avoir mille caprices au sein même du plaisir… Ne rien faire comme les autres ; être mijaurée, bégueule à l'excès ; feindre à la fois la jalousie et l'indifférence ; par exemple, s'amuser à égrainer par ton, devant un cercle d'ex-

cellences et de grandesses envieuses de vous posséder plus par étiquette que par amour, un peigne enrichi de diamans, faire sauter les pierres avec une petite épingle d'or, et de rire aux éclats d'un rire assez sot, mais qui découvre de belles dents, parce que les pierres précieuses roulent et dansent sur le parquet, puis vont se perdre sous les meubles, exposés à l'infidélité des domestiques ; obliger le tenant de rire aussi, et là-dessus se levant brusquement, rompant en visière à toute cette foule d'adorateurs-prête-fonds, demander, d'un air nonchalant et sans projets, son équipage de ville… Voilà, termina spirituellement Célina, un des traits caractéristiques de la femme entretenue ; ce doit être une parfaite chipie, bien immorale, bien dédaigneuse, bien rouée, bien égoïste, bien capricieuse, et surtout bien dépensière ; croyez, ajouta-t-elle, que tous ces défauts ne sont que superficiels en moi et ne pénètrent pas au fond de mon cœur ; j'ai dû seulement m'en revêtir quelquefois pour plaire aux grands.

C'est à merveille, dis-je à Célina, et feue mademoiselle Contât n'était qu'un faible disciple de Thalie, en comparaison de vos talens. Nous vous rendons les armes, et nous avouons avec plaisir, madame L*** et moi, que nous avons été parfaitement et agréablement trompés sur votre déguisement. Adieu, adieu, ma belle Célina-Uranie, lui dit en la quittant madame L*** ; j'ai besoin d'un beau grand jeune homme, ce soir aux Variétés, loge grillée, de gauche, n 3, huit heures et demie ; sa seigneurie lord Pensel a le goût particulier de voir une jolie femme habillée en homme ; j'ai jeté les yeux sur toi, parce que cette seigneurie est très-riche et très-grande dans ses libéralités ; sois-y seule, et prends l'air un peu fille ; quoiqu'il ne soit plus jeune homme, vis-à-vis de ses courtisans et de son entourage il aime à passer pour un diable, pour un démon qui fait ses farces ; il a enfin quelque chose du ci-

devant jeune homme : très-bien, répondit Célina ; l'air un peu roué, n'est-ce pas ? De gros éclats de rire bien dévergondés,... en pleine loge, des folies dites à l'oreille, et si haut, que tout le monde peut les entendre ; et à chaque instant m'adressant au noble lord avec ces inconvenantes apostrophes : qu'il est roué !... l'aimable mauvais sujet !... C'est le petit Fronsac de Londres !... — Parfaitement cela, Célina ; ne te fatigues pas surtout, ma petite ; j'ai besoin, après demain, de ta fraîcheur pour le rôle d'une jeune personne que le malheur, que la nécessité forcent de vendre son dernier bijou aux alliés !... Que de douleurs cuisantes tu dois donc t'apprêter à souffrir pour céder une virginité conservée si long-temps sans tache !...

Adieu, adieu, je te reparlerai de tout cela. Nous quittâmes enfin cette charmante rieuse, pour aller rendre nos curieux hommages à la belle Clémentine-Polymnie, notre huitième muse ; quoique ce ne soit pas la dernière de nos actrices et que nous ayons encore Erato à visiter, je crois vraiment que c'est, comme on dit, le Bouquet que je vous ai réservé ici, me dit madame L*** ; mais il faut absolument, monsieur C***, pour l'intérêt même de nos plaisirs, que nous reculions de quelques heures cet examen ; vous le savez, la nuit propice aux amours, à la galanterie, amène par ses ombres commodes mille événemens qui ne veulent pas souffrir la clarté d'un plein jour... — Je suis entièrement à vos ordres, madame L***, tout ce que vous ferez sera bien, lui répondis-je. Allez donc, me dit-elle, rédiger tout ce que vous venez de voir, et préparez le titre d'un quatrième bulletin ; ce que je fis en inscrivant d'avance mon intitulé suivant, comme une pierre d'attente.

04

~~~~~~

Sept heures trois quarts sonnaient à la pendule du salon ; assis ou plutôt étendu dans une bergère, je faisais seul des réflexions très-philosophiques sur les bizarreries, les vicissitudes de la vie humaine, et surtout le côté ridicule (je ne pouvais me le dissimuler à moi-même) de ma situation et de mon rôle dans cette maison, lorsque madame L***, d'un air enjoué me tirant de ma profonde rêverie, s'en moqua d'un ton spirituel, en me disant qu'il fallait vivre un peu pour soi dans ce monde, sans faire tant de cas de l'opinion peu indulgente d'autrui. Venez, venez, me dit-elle, d'un ton gai et mystérieux ; venez contempler ma belle Clémentine-Polymnie dans son boudoir couleur de rose ; c'est le moment de sa sieste ; car il faut vous apprendre qu'ayant séjourné longtemps à Séville elle a conservé une partie des mœurs espagnoles. Nous montons le plus doucement possible ; et madame L***, après avoir traversé une petite antichambre, puis, monté un escalier dérobé où je la suivis pas à pas, nous nous trouvâmes au dôme d'une petite galerie faite pour recevoir un orchestre caché, tel que cela se pratique dans maintes maisons de grands seigneurs. Nous étions au niveau d'un lustre fort brillant, surchargé de guirlandes de roses : ameublement, tapis de pied, rideaux, barcelonette, car il y en avait une, vases antiques, tout jusqu'à un pot de nuit de porcelaine forme ovale, et orné au fond d'un Amour lançant une flèche ; tout, dis-je, était couleur de rose. La déesse de ce bocage, Clémentine, étendue mollement dans cette même barcelonette dont je viens de parler, y produisait, du point de perspective où nous étions, madame L*** et moi, l'effet le plus délectable ; jamais coup de théâtre à l'Opéra ne causa sur mes
~~~~~~

sens un tel étonnement. Polymnie, le front couronné d'un de ses bras nus, la main au trône du Plaisir, d'un œil mouillé des douces larmes de la volupté, paraissait l'attendre impatiemment. Une rose artificielle effeuillée, près d'elle, indiquait que la sienne depuis long-temps avait subi le même sort... Par le plus léger mouvement de la respiration, sa barcelonette suspendue par deux grosses guirlandes de roses, se mouvait, se balançait voluptueusement ; deux cassolettes remplies de parfums, exalant leurs nuages odoriférans dans toutes les parties du boudoir, portaient l'enivrement dans tous les sens, et je ne pus cacher à madame L*** combien l'épreuve était forte et même douloureuse. Saint Antoine, lui dis-je à voix basse souffrit-il jamais de pareilles tentations ?... Chut ! chut ! me dit-elle, nous n'y sommes pas... paix !... paix !...

En ce moment de notre silencieuse pantomime, un léger rideau de gaze rose se place comme par enchantement sur les quinquets, une partie des bougies, et ne laisse plus qu'un demi-jour d'artiste, on ne peut plus propre aux mystères de l'amour !... Quel machiniste a produit ce changement à vue ! ne puis-je m'empêcher de demander à madame L*** ; moi-même, et de ma place, me répondit-elle, par un ressort qui correspond aux quinquets et aux candélabres ; mais, madame ?... chut !... chut !... paix !... paix !... Condamné de nouveau au silence par cette nouvelle Médée, j'attendais si quelques griffons ailés allaient enlever notre divine Clémentine... ; mais son sort devait être bien plus doux : cette belle Angélique, dont le sein palpitait d'impatience et des idées avant-courrières du plaisir, vit bientôt arriver, accourir son médor... Quel fut mon étonnement, ma surprise, lorsque je reconnus dans ce médor, vêtu comme Vestris dans le Jugement de Pâris, le duc de T*** coiffé du bonnet phrygien, revêtu d'un

simple pantalon de tricot de soie et d'une légère tunique de mousseline pailletée ; il était vraiment charmant sous ce costume ; comme Pâris il donna bientôt la pomme à sa Vénus, et la sortant de la barcelonette, il la porta dans ses bras sur un lit de repos, où il se plut à admirer ses formes et sa blancheur ; puis il la couvrit d'une gaze rose transparente ; et retardant le dernier degré du délire, par son intérêt pour son délire même, nous vîmes qu'il faisait composer son bonheur à temporiser la défaite de Polymnie… Mais enfin le feu des désirs étant à son comble, le sacrifice se consomma, et le duc même brisa tous les freins que par un raffinement de volupté il avait lui-même mis à ses transports…

Ne me présentez plus de scènes pareilles, dis-je à madame L*** en nous retirant ; je ne suis qu'un simple mortel, et je crains qu'un tel spectacle n'ait dérangé mon cerveau : qui aurait jamais cru que le duc de T*** ?… — Très-souvent, me répondit madame L***, il organise (et c'est souvent lui-même) de pareilles scènes presque toutes théâtrales et qui tiennent de la féerie ; son imagination très-voluptueuse ne s'enflamme que dans des lieux qui tiennent comme de l'enchantement et du surhumain ; quelquefois il se confie à moi pour composer le programme de ses plaisirs secrets, et lui ménager des surprises, comme je l'ai fait en ce moment ; car tout ce que vous avez vu ce soir est de mon invention : dans d'autres occasions il arrange lui-même la partie, sans informer l'une de mes neuf muses, qui doit le seconder, de tout ce qui doit se passer ; de sorte qu'il jouit alors de l'étonnement qu'il cause.

Fatiguée comme je l'étais des émotions violentes que j'avais essuyées, je me retirai dans mon appartement, et ce ne fut que le

lendemain soir que je m'occupai du bulletin suivant.

05

~~~~~~

C'est à la spirituelle Flore-Erato, notre neuvième et dernière muse, que nous devons aujourd'hui nos premiers soins, me dit madame L***, après m'avoir fait prendre le café dans son salon : suivez-moi, et préparez vos esprits à voir une bibliothèque vivante ; car Erato, ou plutôt Flore-Sapho (c'est ainsi qu'elle se nomme), a la mémoire ornée de toutes sortes de poésies lyriques tant anciennes que modernes ; c'est à chaque phrase un déluge de citations, et elle ne va pas manquer de vous réciter dans sa conversation tout l'Art d'aimer de Gentil Bernard. Nous entrons bientôt dans un boudoir orné de tentures et de meubles couleur terre d'Égypte, et chamarré en lettres d'or des passages les plus marquans de Piron, de Chaulieu et de Colardeau.

Vous me contrariez, me dit Flore, en nous récitant un conte fort joli en vers ; vous venez à contre-temps, et je me vois forcée de vous prier d'abréger votre visite, car j'attends un auteur qui doit venir à l'instant même composer avec moi un quatrain sur la Volupté. Si cependant vous tenez à être témoins de la facilité et du talent de mon poète, cachez-vous dans ce cabinet. Nous ne dissimulâmes pas noire curiosité ; et, placés tous deux dans la petite retraite qu'elle nous avait indiquée, nous attendîmes la scène.
~~~~~~

Le faiseur d'impromptus entra bientôt ; et, saluant en vers alexandrins notre neuvième muse, ils se mirent à travailler au rhythme, à compter des pieds, à scander des hémistiches ; bientôt un autre délire succédant à celui de la poésie, nous les vîmes s'abandonner aux plus fougueux transports de leur verve ; mais ce n'était plus une plume à la main que notre jeune poète exprimait son extase sur la volupté ; il en donnait à Zélie la plus douce leçon-pratique : voyant que les choses prenaient un caractère dangereux et contagieux pour les sens d'un spectateur encore ému comme je l'étais par les scènes de la veille, je me sauvai malgré toutes les prières de madame L*** qui voulait absolument que j'admirasse la facilité de Flore-Erato, qui, dans la fécondité de son cerveau poétique, était déjà à son troisième sonnet sur le Plaisir.

Toutes nos courses dans toutes les parties du temple de l'Immortalité, c'est-à-dire de nos neuf muses de la rue du Lycée, étant terminées, et ayant connu et examiné toutes les hautes et puissantes princesses de ce palais, il ne me restait donc plus à voir que la troupe ordinaire et ce qu'on appelle vulgairement le fretin.

Un vaste et magnifique dortoir recevait la nombreuse compagnie que nous diviserons en trois classes, et par couleurs, telle qu'elle s'est présentée à mes yeux.

Le nom de la couleur aurore était donné aux jeunes filles de quinze à dix-sept ans ; celui de la couleur ponceau, à celles de dix-sept à vingt ; et enfin la désignation de la couleur sein qui palpite aux femmes de vingt à vingt-six ans. Une dame surveillante et grande dignitaire commandait et présidait à cette belle réunion, Lorsque nous entrâmes elles étaient presque tout

occupées à leur toilette de propreté ; quantité de petits meubles, que les dames appellent ordinairement bidets, annonçaient assez à leurs eaux parfumées, à de grosses éponges encore flottantes, l'usage appétissant qu'on venait d'en faire : quelques coiffeurs élégans, arrangeant les cheveux de nos héroïnes dans une salle contiguë du dortoir, tout en préparant les papillottes destinées aux rôles du soir, ne laissaient pas de faire leurs propres affaires, en se payant, par de voluptueux larcins ou plutôt sur des charmes commodément prodigués, du coup de peigne élégant qu'ils donnaient en artistes à nos nymphes. Ce tableau me parut si piquant, que je résolus d'en composer la gravure qui est en regard de cette importante histoire.

Madame L*** me seconda en cela de toute son approbation. Je n'avais pas songé, réfléchit-elle, à la gravure, j'admire votre prévoyance, M. C*** ; une œuvre galante, érotique, sans image, serait une femme sans toilette, un mélodrame sans beffroi, sans la cloche du château…

Une de ces nymphes s'avançant à moi : Oui, monsieur C***, me dit-elle, d'un ton spirituel et enjoué, « nous nous levons, et nous nous couchons pour le seul dieu du Plaisir… »

Cette apostrophe philosophique, me dis-je, mérite les honneurs de la légende, et ce sera celle de notre galant in-18. La nuit venue, les toilettes de parade et de métier commencèrent ; tous les cosmétiques les plus renommés, le lait virginal, la céruse, le rouge, la pommade de Constantinople furent prodigués sur des figures jolies sans doute, mais qui avaient besoin d'un peu d'art et d'enluminure pour soutenir, sans désavantage et sans en être écrasées, l'éclat des lumières. On descendit enfin dans les galeries à sept heures et demie, pour y tendre toutes les embûches in-

imaginables, soit par de lascives œillades, soit par les propos les plus caressans, ou bien par les attouchemens les moins équivoques… Venez avec moi dans cette salle basse, me dit madame L***, je veux vous y faire voir comment Aglaé fait monter un homme ; lorsque vous aurez connu le mécanisme de mes rouages les plus ordinaires, nous passerons ensuite à mes femmes comme il faut.

J'aperçus et j'entendis bientôt Aglaé, qui ayant fait une excellente recrue (c'était un joueur en fonds), d'un ton mignard et radouci, recommandait à sa dupe de « bien prendre garde à l'escalier, au pas ; elle cria à la bonne d'éclairer » ; et le résultat d'une si bonne fortune pour elle, fut trois à quatre louis qu'elle recueillit de ses complaisances purement manuelles. Prête à combattre corps à corps, elle avait cependant offert à notre chevalier d'industrie une cuirasse luisante ; mais on la refusa, voulant se borner à d'aimables préludes… »

C'est assez d'Aglaé, me dit madame L*** ; allons voir comment se conduira Rosalie-Psyché qui vient de faire une sortie sur le café du Caveau ; c'est une charmante folle qui, comme je vous l'ai déjà dit, se plaît plus dans la liberté que dans la pompe et le faste de sa cour… Rosalie, suivie d'un gros milord fort cossu, et l'un et l'autre précédés d'un laquais portant un flambeau, se dirigeaient vers le parloir ; c'est ainsi que madame L*** nommait un petit boudoir commun à toutes les femmes pour une simple passade ; une lucarne, masquée d'un taffetas vert, nous permit de voir toute la scène.

Notre milord, extrêmement puissant, s'étendit sur un canapé, et après avoir soufflé quelques minutes, recommanda à Rosalie, en un français fort plaisamment écorché, de prendre le bain de

propreté ; c'est en vain que Rosalie, fraîche comme Hébé, s'efforça de lui faire entendre, que sa bouche, ses dents et tous ses attraits les plus cachés étaient vingt fois par jour embaumés des plus suaves odeurs..., notre singulier insulaire n'en tint pas compte, et bon gré malgré il fallut que notre belle nymphe, à cheval sur un bassin ovale en vermeil, le rendit témoin oculaire de la libation ; il exigea même qu'elle la réitérât à plusieurs reprises ; Rosalie, ennuyée, fatiguée, n'en faisait plus que le simulacre. Enfin, à quoi aboutirent tant de préparatifs !... On s'attend peut-être à voir notre voluptueux faire des prouesses, papillonner, puis se fixer sur la fleur de notre Hébé, après l'avoir vue baignée de tant de rosées odorantes... Point du tout : — d'un ton flegmatique il ordonne impérativement, « qu'on le coiffe et qu'on le décoiffe, et vice versâ... » Était-ce la peine d'employer un déluge d'eau pour cette équipée jésuitique ?... Un rouleau de cinquante guinées consola bientôt notre jolie baigneuse des mépris qu'avaient essuyés ses appas noyés d'eau de lavande.

Vous devez être fatigué, monsieur C***, de la constance d'un espionnage aussi dangereux pour les sens d'un spectateur ; remettons donc à demain nos nouvelles vacations ; et si vous faites bien, me dit-elle, au lieu de les continuer sous le titre de bulletins anacréontiques, en marquant la série des jours, nous les qualifierons successivement de faits historiques. Comme ce ne peuvent être maintenant que des morceaux d'histoires détachés et sans suite, la rédaction vous en sera beaucoup plus facile, et il vous suffira de tirer un filet sous chaque scène, chaque épisode galant dont je vous rendrai témoin. J'applaudis à la nouvelle forme que voulait donner madame L*** à nos procès-verbaux galans, et je mis de suite pour intitulé des objets que j'aurais à rédiger le lendemain sur mon registre velours lilas :

06

Quelle variété infinie dans les scènes mobiles, dans le tableau mouvant que j'avais chaque soirée et une grande partie de la nuit, devant moi !... C'est ici que les faits historiques se pressent en foule dans mon souvenir. Commençons par un trait fort original, et éveillons l'avide curiosité de nos lecteurs.

Un soir (il pouvait être onze heures et demie), j'avais assisté à un thé charmant que madame L*** avait donné en mon honneur à son sérail de la bonne compagnie, composé en grande partie des neuf muses dont j'ai esquissé les portraits et les caractères ; j'y avais joui de tout ce que les arts ont de plus délicieux, sous le rapport des talens d'agrémens et sous celui du bon ton : cette soirée ne laissait absolument rien à désirer ; plusieurs officiers et personnages de haute distinction y avaient assisté ; on s'était tacitement uni ; chaque couple aussitôt formé par les convenances, sous les auspices d'un simple premier coup d'œil et également du caprice, avait disparu pour mettre le comble à leurs plaisirs, et nos Muses ayant un Apollon de leur choix, allaient consacrer le reste de la nuit à manier la lyre de leur demi-dieu : quant à moi, chaste comme Joseph, je croyais ma journée close et me préparais à me retirer dans mon appartement lorsque madame L*** me dit d'un ton enjoué : Ce n'est pas tout ; je vous ai ménagé la plus piquante des comédies : venez, venez... — Célina, la plus manégée de mes femmes, a trouvé au théâtre des Variétés un contre-amiral qui naturellement ne rêve que mers et vaisseaux. Amené au boudoir bleu-céleste qui appartient à Sophie, comme vous vous en rappellerez facilement, il nous sera facile de tout voir au moyen de cette glace sans teint légèrement masquée par une tenture de taffetas. Allons, madame, je suis à vos ordres...

« Célina, moins cruelle que sa vertueuse patrone le fut avec son héros, était déjà telle que Cypris sortit sur une conque du fond des eaux et demandait plaisamment à son marin s'il voulait du calme ou de la tempête… »

Notre Jean Bart préféra le danger, Oui, de la tempête !… s'écria-t-il, sans trop comprendre ce qu'on lui proposait. Aussitôt Célina, après l'avoir engagé à monter sur sa jolie frégate, bonne voilière et louvoyant parfaitement sur son grand mât, lui fit bientôt éprouver le roulis et les bourrasques les plus brusques… ; bref, nous le vîmes démâté, cherchant au milieu de cette bizarre tempête un nouveau port contre son naufrage ; il aborde enfin ; mais dans la confusion, les saccades et les tourmentes d'un tel ouragan, il se trompe de rade et entre au port voisin ; Célina de se récrier : Que voulez-vous, madame ?… répondit le contre-amiral ; dans un pareil danger, le pilote aborde où il peut.

Nous nous bornâmes, madame L*** et moi, à cette folie et remîmes au jour suivant le plaisir d'une nouvelle découverte.

J'ai une commande fort avantageuse, me dit le lendemain à dîner madame L*** ; un riche négociant me demande une jolie bourgeoise de la rue Saint-Honoré ; il me l'a désignée, elle est vraiment charmante ; le plus plaisant de l'histoire, c'est qu'il se figure que c'est une vertu presque invincible, tandis qu'elle fait fréquemment des passes et des parties chez moi. Il a donc payé en conséquence, pour que je puisse parvenir à séduire cette prétendue Lucrèce qui d'ailleurs se donne à un taux fort raisonnable. Comment se fait-il, demandai-je à madame L***, qu'une bonne bourgeoise, bien établie, se prostitue par un vil intérêt ?… Les maris, me disent-elles toutes, répartit madame L***, ne satisfont pas à leur toilette ; on ne veut pas être mises à faire peur… ; voilà

leur grande apologie : au surplus, continua madame L***, l'affront qu'on ignore est-il un affront ?... Mais laissons toute discussion morale, c'est dans une heure que je dois réunir par les liens du plaisir nos deux inconnus. Vous ne voulez pas négliger une si belle occasion, me dit-elle, de voir comment se comporte la bonne bourgeoisie en matière de galanterie ?... Non, sans doute, répondis-je, la postérité et mon ouvrage en ce moment y perdraient trop ; hé bien, donnez-moi la main, je vais vous conduire : nous avançâmes à petits pas ; tenez-vous là, me dit-elle, en me cachant dans une garde-robe sous quantité de jupes de linon et de taffetas ; ne bougez pas ; personne ne vous soupçonnera ici... J'attendis une grande demi-heure ; puis entendant un bruit léger ; voilà mon monde, pensai-je : attention. Madame de G***, en effet, entra ; je la reconnus aussitôt et ne pouvais revenir de mon étonnement, elle qui jouissait même d'une réputation de prude ; l'affaire va à merveille, lui dit madame L*** qui l'avait introduite, ayant un petit bougeoir à la main : Pour dieu ! dit notre héroïne bourgeoise, n'allez pas me commettre avec un homme dangereux ; j'en réponds corps pour corps, reprit madame L*** en la rassurant ; c'est un homme aussi aimable que généreux ; et voici, lui dit-elle, des arrhes de son amour pour vous, mettant alors sur un guéridon une certaine quantité de pièces d'or... En ce moment on entendit la marche de quelqu'un ; c'est lui, répliqua madame L***, je vous laisse : je vais souffler la lumière, répartit notre coquette, je ne pourrais à présent avoir le courage de supporter les regards d'un étranger qui va de suite... : comme il vous plaira, lui dit madame L***, et elle sortit. Au même moment commença un autre dialogue bien plus intéressant encore ; ma proximité de l'alcove me permit de tout entendre. — Hé bien, belle dame, où êtes-vous ? je marche à tâtons,

je vous cherche partout, je brûle de me jeter à vos pieds, disait une voix d'homme très-animée ; quel enfantillage d'avoir soufflé la lumière !... Voilà de ces réserves charmantes, il est vrai ; mais quand on est si jolie, pourquoi se dérober aux regards d'un amant ivre en ce moment de son bonheur ?...

Notre héros alors avait joint la beauté invisible, et ce Colin-Maillard transporté, voulant de suite mettre à profit l'obscurité que notre belle avait répandue partout en éteignant les bougies, l'entraînait mollement vers le pied de l'alcôve... — Délicat dans sa passion, il voulut épargner à la pudeur de sa conquête d'être vaincue à la clarté des lumières, et partageant à cet égard sa pruderie enfantine, il combla son bonheur et le recombla encore enivré de sa bonne fortune. Les baisers les plus ardens, l'enthousiasme le plus extravagant sur la finesse de la carnation de son amie signalaient chacun de ses transports ; à chaque moment, à chaque étreinte, il s'extasiait sur la fermeté de ses appas, la suavité de ses formes, sur son haleine embaumée ; c'était à ses yeux une Vénus qu'il pressait dans ses bras : combien je serais heureux, s'écriait-il souvent d'une voix basse, entrecoupée de soupirs et de baisers, si ma femme avait la centième partie de ces perfections !... Notre bourgeoise naturellement un peu timide, parlait fort peu ou plutôt ne faisait que balbutier les monosyllabes de l'amour vaincu...

L'homme est insatiable dans ses désirs... ; un sens est-il satisfait, vingt autres passions viennent nous assiéger de leurs aiguillons secrets et nouveaux ; plaise à Dieu, pour la félicité des deux amans qui jouissaient l'un et l'autre dans l'ombre de la plus douce erreur, qu'ils n'en fussent jamais sortis !... Mais notre négociant, impatient de voir aux lumières l'objet charmant qu'il ne

connaissait encore que par le sens du toucher, sonne ; une domestique apporte une bougie ; aussitôt il s'en empare et court vers l'alcove pour y admirer le charmant minois qui lui a prodigué tant de délices… Il croit d'ailleurs la connaître déjà ; il l'a fait séduire par madame L***. C'est en vain que notre belle minaudière cherche à cacher son visage dans ses mains ; il les baise, il s'en empare… Mais, ô curiosité funeste !!… il reconnaît bientôt les traits de sa propre femme, il ne peut plus en douter ; Ses illusions s'évanouissent comme un songe malfaisant… C'est elle ! c'est elle !… Il n'a donc joui que d'une prostituée, et ce n'est que par un simple concours d'heureux hasards que son épouse criminelle n'était pas dans les bras d'un autre, au lieu de livrer aux siens sa possession vénale…

Madame de G***, évanouie, aurait succombé aux effets inattendus d'un si cruel contre-temps, si madame L***, accourue au bruit des exclamations de l'infortuné mari qui ne pouvait revenir de son indignation, ne s'était opposée à ses emportemens ;… car, armé d'une canne à épée, il voulait en percer son adultère moitié : c'est en vain que madame L*** lui faisait sentir avec force et éloquence qu'ils avaient joui dans les bras l'un de l'autre des plus douces illusions, que mille maris voudraient être chaque nuit trompés de même ; notre délicat et scrupuleux négociant opposait à ce sophisme séducteur, qu'il ne devait cette fois qu'au hasard la conservation de son honneur, et qu'il avait trop lieu de présumer que la vie passée de sa coupable femme ne justifiait que trop ses ressentimens ; lui-même avouait qu'il avait beaucoup de reproches à se faire, mais s'autorisant à cet égard des droits reconnus de notre sexe, il palliait en lui une faiblesse qu'il trouvait impardonnable dans une épouse.

Madame L*** parvint cependant à le calmer, même à le réconcilier avec sa chère moitié, en lui représentant qu'il ne pourrait que s'attirer de nouveaux chagrins en ébruitant un événement unique par la bizarrerie de ses circonstances ; le public malin ne tarderait pas à s'en emparer, ajouta-t-elle, et il centuplerait lui-même sa douleur par le scandale que son indiscrétion causerait.

Madame L*** rejeta donc tout l'odieux de cette rencontre si douloureuse sur la méprise d'un de ses agens en second ordre, qui porta le caducée chez madame G*** au lieu de se rendre chez sa voisine désignée par madame L*** ; la quantité de femmes honnêtes qui font une passe était cause de toute cette algarade ; elle termina par leur renouveler ses vives instances, et cela pour leur propre réputation, de renfermer entre eux trois ce fatal secret.

On se rendit à de si pressantes raisons ; et nos deux époux, comme mortellement affligés de s'être carossés si délicieusement, chose qu'ils n'avaient certainement pas faite depuis bien long-temps, retournèrent au logis, emportant au fond de l'âme mille regrets cuisans de s'être découverts l'un à l'autre, l'époux pour un libertin, elle pour une femme perdue, qui avait brisé pour toujours le seul nœud solide en mariage, celui d'une estime mutuelle.

Je vais souvent chez Brunet, y rire aux farces de Potier, dis-je à madame L*** en sortant de ma cachette ; mais jamais je n'y ai vu parade plus singulière, plus originale, que celle dont vous venez de me rendre témoin. Tous les jours, me dit-elle, ma maison devient le théâtre de quelque bouffonnerie. À demain, ajouta-t-elle ; il se fait tard : préparez votre manuscrit à recueillir la relation de quelque nouvel effet d'optique de ma lanterne magique.

Je suivis son conseil, et le lendemain, de bonne heure, c'est-à-dire sur les onze heures, midi, je me préparai à recevoir les dépositions de ses femmes, qu'elle appelait ses panoramistes, c'est-à-dire de celles qui arpentent de bas en haut tous les panoramas, principalement celui du boulevard Montmartre.

Hé bien, parle, dit madame L*** à Fifi-Niniche, s'adressant à une jeune et assez jolie fille de dix-sept à dix-huit ans ; qu'as-tu fait de bon hier ?... Madame, répondit respectueusement Fifi-Niniche, j'ai fait deux alliés Englisch : c'était, comme vous le savez, la revue de l'armée russe ; je les ai donc priés de m'y mener dans leur calèche qui se trouvait à deux pas du panorama sur le boulevard ; ils firent quelques difficultés, et je vis bien, poursuivit-elle, que ma toilette de grisette les contrariait et qu'ils ne voulaient pas s'afficher, suivant l'expression de l'un d'eux qui parlait très-bon français ; à cela je leur répondis aussitôt, que dans un petit quart d'heure je pouvais être à eux sous l'habit d'un autre personnage ; que j'aurais, s'ils le voulaient, une femme de chambre avec une jolie enfant près de moi, et que sous cette apparence je passerais aux yeux du public, à la revue, pour leur hôtesse à laquelle ils auraient voulu faire la galanterie d'une promenade dans leur calèche. Émerveillés tous deux de ma singulière proposition, ils eurent l'air de se demander, par leur silence, si pareille métamorphose était bien possible, et si Paris ne contenait dans les femmes galantes que des caméléons, que des Protées, prêtes à chaque instant à prendre, à l'appas de l'or, toutes les formes que le caprice ou les circonstances exigeaient. Je les en assurais de nouveau, continua Fifi-Niniche, et sur leur parole d'honneur qu'ils m'attendraient au café des Variétés, je vins de suite au numéro 113, dans un cabriolet. J'envoyai chercher chez nos loueuses d'usage une jolie enfant habillée richement, moitié à l'anglaise et moitié à

la française. Pendant ce temps, je me mis à peu près comme une riche parvenue du jour, en recommandant à Adèle de venir avec moi en femme de chambre de bonne maison ; et tous trois sous cet accoutrement nous nous acheminâmes, dans un noble remise sans numéro, vers le rendez-vous. Le changement opéré en moi parut si grand à nos deux nobles insulaires, qu'ils me saluèrent d'abord avec des témoignages réitérés de respect et de la plus haute considération. Ce ne fut qu'au son de ma voix qu'ils sortirent de leur comique erreur. Nous voilà emportés aussitôt dans un équipage on ne peut plus brillant, vers la ligne des troupes, recevant sur toute la route des coups de chapeau, des baise-mains de la part d'une quantité de personnages d'une grande distinction de toutes les nations, et même de beaucoup de miladys empressées de prodiguer mille caresses à ma jolie enfant. Vous pouvez bien penser, madame, observa Fifi-Niniche, que possédant tout mon sang froid je soutins à la fois mon rôle et la réputation de la maison. Mes michés n'en revenaient pas, et longtemps conservèrent sur leur physionomie ébahie cet air d'étonnement et de surprise que leur causait un déguisement si parfait. Nous dînâmes chez Véry. La D***, de la rue des Colonnes, me prêta pour 80 fr. son appartement : là une femme de chambre, la mienne, au niveau de sa maîtresse, y jouit des droits d'une parfaite égalité dans les bras de son milord ; moi-même, ajouta-t-elle, artisan et ordonnateur de la partie, reçus du mien des preuves de tendresse bien sensibles, puisqu'il me fit présent d'un rouleau de trente guinées ; plus, une bonbonnière très-belle, enrichie de perles fines, pour ma petite fille, qu'il tint sur ses genoux presque tout le temps du dîner, et à qui il donna souvent le fouet à nu en manières de caresses.

Nous nous séparâmes donc hier soir a une heure du matin, après avoir été voir la Pie voleuse en loge grillée, ou rôtie, suivant l'expression de nos Anglais, et avoir pris des glaces chez Tortoni. Nos deux partenaires, continua Fifi-Niniche en terminant son récit, n'ont pas manqué de noter avec un crayon sur leurs tablettes, comme M. C***, qui m'écoute, le fait maintenant sur les siennes, leur aventure, qu'ils disent unique ; mais à leur air d'admiration, Fifi-Niniche les avait de nouveau assurés que s'ils voulaient, le jour suivant, voir en elles des Anglaises nouvellement débarquées du Havre, ou bien des demoiselles de bons bourgeois endimanchées, il ne tenait qu'a eux. Le vestiaire de madame L***, et surtout leur art souple et docile, renfermait toutes les classes de la société.

Je ne pus m'empêcher, pendant tout le temps que dura cette bouffonne narration, de rire souvent aux éclats, des ruses de nos coquines, et d'admirer à la fois la souplesse de leur talent, qui savait se plier à toutes les formes. Chaque calèche, chaque voiture élégante que je verrai le jour d'une revue, me dis-je aussitôt, me fera naître des soupçons ; une Fifi-Niniche est là-dessous, m'écrierai-je. Nous congédiâmes notre fine rouée, en payant un tribut d'éloges à tant d'esprit et à un manège aussi habile. Madame L*** la récompensa largement, en lui recommandant de ne pas manquer de faire ce soir-là même une jeune héritière au boulevard de Coblentz. Je me fis expliquer ce que pouvait être que de singer une jeune héritière ; madame L*** m'interrompit : « Rien de plus facile ; une maman de quarante à quarante-cinq ans, encore belle et offrant de beaux restes, a quitté sa province, ses châteaux que les troupes alliées occupent, que les corps francs inquiètent ; elle vient donc se réfugier avec sa fille à son hôtel rue du Mont-Blanc, chaussée d'Antin, en attendant que les affaires

s'arrangent ; un général russe assis près d'elle, au boulevard de Coblentz, s'amourache de sa fille, lui lance des œillades significatives ; on y répond, quoique timidement : je suis avertie aussitôt par un exprès ; j'envoie, continua madame L***, le remise de la maison ; ces dames se disposent à quitter leurs chaises, après avoir noué une conversation de pure bienséance et de voisinage avec notre général russe ; celui-ci, désespéré d'être obligé de quitter si brusquement une conquête commencée sous de si favorables auspices, présente la main ; mais au même moment le cocher qui a mes instructions, dit tout haut « que certaine partie de sa voiture est cassée et qu'il serait dangereux d'y monter… » Quelle bonne fortune pour notre général, qui avec ardeur, avec joie de cet heureux contre-temps, offre la sienne ! Il témoigne en route le désir que nos dames veulent bien consentir à connaître son hôtel qu'il a loué à l'année rue des Trois Frères. On se rend enfin, malgré les convenances un peu blessées. Le reste de la comédie est facile à deviner, M. C***. Comment, avec votre sagacité, vous n'y êtes pas encore ?… Nos deux aimables fourbes femelles se séparent sans affectation dans les appartenions du général russe dont elles admirent les tableaux ; il les destine, leur dit-il, pour orner son palais de Moscou, ville presque entièrement restaurée par l'effet des ordres du grand Alexandre ; cependant il serait au comble du bonheur de pouvoir faire accepter à la belle Laure (c'est ainsi que s'est nommée la jeune première) un tableau qui représente une Diane. Notre mère noble, comme je l'ai déjà dit, est absente par adresse. Quelle félicité ! ajoute notre héros moscovite en s'adressant à Laure, se servant alors d'une galanterie et d'une expression mythologiques, si vous, charmante Diane, vous consentiez qu'un jour je devinsse votre heureux Endymion !… — Ici notre nouvelle Diane rougit ou du moins on

le feignit. On a l'air de redouter la venue d'une mère courroucée qui, comme vous pouvez bien le penser, plutôt commode surveillante, qu'Argus des faiblesses de sa fille, se tient judicieusement éloignée d'elle. Le général devient entreprenant ; il ose assurer son bonheur, en chargeant secrètement un valet de chambre intelligent de fermer certaine porte et de faire sentinelle. On approche, toujours admirant la galerie des tableaux, en couvrant une main, une bouche docile, de baisers enflammés, d'un boudoir dangereux à la vertu, favorable aux chutes, aux heureuses brusqueries... — Un canapé est là... — L'amour, les sens l'emportent ; et notre Diane et notre Endymion s'ensevelissent dans une nuit de délices au sein du plus voluptueux impromptu pour notre général russe. On se rajuste bientôt ; on prend un maintien ; on cherche à effacer les traces encore brûlantes du plaisir, sous les airs de l'hypocrisie, sous une tenue générale. Oh ! ma mère ! ma mère ! dit souvent Laure d'une voix basse, entrecoupée de sanglots imités, si tu savais !... Malheureuse Laure, qu'as-tu fait ?... Notre généreux étranger la console, tout radieux de la possession de tant de charmes qu'il ne se flattait de conquérir jamais qu'au prix d'un cours de galanterie fort coûteux, fort épineux et fort long. Ici, continua madame L***, notre mère postiche se représente sans affectation et au moment où nos deux amans feignent de continuer d'admirer le salon des peintures. Cependant son front se couvre d'un air sévère ; sa fille tremble et indique sa frayeur à son Endymion en le poussant du coude... — C'est ici que notre général, poursuivit madame L***, sent la nécessité de faire sa cour à la mère ; il devient donc tout soins, toute prévenance auprès d'elle ; celle-ci, prenant bientôt un air plus doux et comme détrompée sur ses premiers soupçons (malgré que Laure lui ait fait entendre par un signe d'argot que la

farce était jouée), ouvre un entretien général avec notre étranger ; on en vient à un ton expansif, à des confidences délicates, celles de l'intérêt ; on est une riche malaisée ; on ne reçoit rien de ses fermiers ; on voudrait enfin (le grand mot est lâché à travers mille réticences, mille pénibles scrupules) soixante à quatre-vingts louis pour parer à des dettes criardes : un coup d'œil passionné de la belle Laure vient ici seconder les dispositions naturellement grandes et généreuses de notre officier russe ; il se pique de largesse ; il passe adroitement à son secrétaire, et dans la gibecière de velours blanc brodé de lis en or de notre astucieuse intrigante il glisse délicatement deux rouleaux de cinquante louis chacun. Vous pouvez bien vous imaginer, M. C***, que dans ce passage le plus important de leur histoire, ce point uniquement essentiel et le seul but de tout leur manège, nos deux équivoques vertus se récrient ; mais le général insiste avec tant de grâce, de noblesse, que ce serait, dit-il lui-même, lui faire injure, le désobliger au dernier point que de refuser. On se sépare ; des pressions de mains, des baisers bien appliqués, bien chauds de la part de notre chaste Diane, des transports furtifs et contraints de la part de notre grand séducteur, qui craint à chaque instant de voir se retourner une mère furieuse dont le jeu étudié ne fait au contraire que favoriser l'allure calculée de sa fille, termine cette scène de ruses et de friponneries galantes. Nos dames ont fini par consentir à donner leur adresse, et notre général ne manquera pas de paraître plus amoureux que jamais à la seconde entrevue. Pour fasciner davantage ses yeux, augmenter son erreur et ses illusions, je donne mes instructions et mes ordres à un agent d'une de nos succursales dont on va transformer aussitôt le premier étage en un appartement occupé par nos

deux grandes propriétaires réfugiées rue du Mont-Blanc, à cause des tristes circonstances de la guerre.

Comment ! me suis-je écrié aussitôt, la plume me tombant des mains ; tout n'est donc que prestiges, qu'illusions dans Paris !! C'est ainsi, répartit madame L***, de temps immémorial ; le fond est toujours à peu près le même : ce ne sont que les détails et les accessoires d'à-propos qui se modifient à l'infini. Le récit de Fifi-Niniche étant entièrement terminé, ainsi que l'histoire du général russe, et moi-même étant fatigué d'un emploi assez pénible, inquiet d'ailleurs de ce qui pouvait se passer dans ma maison, dans ma famille, dans mes propres affaires domestiques, je demandai la permission à madame L*** en lui témoignant toutefois ma vive gratitude de la manière distinguée dont elle m'avait traité, de clore ici nos bulletins anacréontiques. Vous m'engagerez donc votre parole d'honneur, me dit-elle avec vivacité, de livrer à l'impression ce journal galant et de lui donner la plus grande publicité, pour nous venger des injurieux outrages que nous avons reçus, et de suivre fidèlement en tous points les clauses du petit traité que nous avons passé ensemble dans le commencement de l'Apologie de la description du premier sérail de la capitale, qui est incontestablement le mien… — Je le lui promis, l'assurant en outre que si le public impartial daignait accueillir cette première partie de la Galanterie sous la sauve-garde des lois, je reviendrais bientôt moi-même et de mon propre mouvement pour moissonner dans cette galante institution une ample récolte de nouvelles aventures et de nouveaux moyens de justification.

Madame L*** voulut solenniser notre séparation et nos adieux par un repas splendide auquel assistèrent les neuf muses et une partie des panoramistes, comme de celles qui fournissent des

postes et des patrouilles aux boulevards de Gand et de Coblentz. On y porta de nombreux et fréquens toasts à la santé des nymphes du palais Royal, au génie créateur et inventeur de madame L***, à la déesse de la Volupté, plus souvent encore au dieu Plutus, et enfin à moi même qui allais venger toutes ces héroïnes du plaisir par la promulgation de mes rapports. Sous ma serviette je trouvai une jolie tabatière dont la peinture représentait Danaé délirant sous les baisers de Jupiter qui l'étreint sous la forme d'une pluie d'or. Je sentis l'allusion qui s'applique parfaitement à nos nymphes ; et sans les accuser d'avarice et d'être étrangères à tout sentiment, je me plus à les voir convenir elles-mêmes, dans l'allégorie de ce présent collectif qu'elles me faisaient au nom de toute la société, que le veau d'or était en grande partie peur elles l'idole qu'il a toujours été pour maintes girouettes de ce siècle. Je leur témoignai ma vive reconnaissance pour ce cadeau, par l'énergique expression d'un toast sentimental porté à leur beauté, à leur amabilité, en les priant de me laisser prendre respectueusement sur les joues de chacune d'elles un baiser vraiment bourgeois ; et je me retirai enfin après avoir reçu mille et mille politesses de madame L*** et de sa charmante famille.

C'est ainsi que se termina ce festin qui ressemblait à la cour de Vénus réunie dans le temple d'Idalie.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Galanterie_sous_la_sauvegarde_des_lois. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.